

PRÉSENTATION

C'était le 3 septembre 1916 sur une ligne de la Somme. Les tirs d'artillerie allemande s'étaient faits moyennement forts et n'avaient fait que 7 blessés et 19 tués, des soldats en avaient profité pour faire des travaux dans les tranchées. À la nuit tombée, Jean-Marie Conseil, allongé dans sa logette ou peut-être assis à une table, dans l'atmosphère sombre des tranchées, livra à Dieu et à la Vierge une prière qu'il décida de noter sur une feuille de papier : « O mon Dieu, à la veille de la nouvelle action qui se prépare, je me donne tout entier à vous. Que ce soit pour toujours, o mon Dieu, et que si je survis à ces heures d'angoisse où je me sens si près de vous parce que vous êtes mon unique bien, faites que leur souvenir m'aide à vous demeurer fidèle en tout et à jamais. Sainte Vierge Marie, ma Mère très aimée, je mets ma confiance en vous et je place tous les actes de mon ministère sous votre Patronage. Aidez-moi à vivre pour les âmes et à les conduire à Jésus. Mère de Bon Conseil, priez pour nous. » Jean-Marie Conseil n'avait pas écrit beaucoup de prières depuis la mobilisation générale en août 1914 : même s'il avait participé à de nombreux combats, dont la première bataille de la Marne et la bataille de l'Aisne en 1914, la bataille de la Somme au cœur de laquelle il se trouvait alors en ce début septembre 1916 semble renforcer ses besoins de soutien moral par la foi. Le 30 juin et le 1^{er} juillet 1916, il en note deux sur un même bout de papier, puis la veille de sa mort, cette ultime prière, comme s'il avait senti le danger, cette fois-ci, tout proche. Le lendemain, en effet, l'ordre était donné de lancer une attaque sur Deniécourt à 14 heures. Dans l'après-midi, le sergent Olivier Chevillotte se trouva blessé sur le champ de bataille et le caporal brancardier Conseil alla le secourir : il sauva son camarade Chevillotte, mais fut alors atteint d'une balle et mourut ce jour. La journée se solda pour son unité à 43 tués, 109 blessés et 19 disparus¹. Là se termina la guerre de Jean-Marie Conseil.

Qu'est-ce qu'un soldat de la première guerre mondiale ? Répondre à cette question est tout à fait vertigineux car cela fait potentiellement appel à une grande variété d'aspects à prendre en compte, selon que l'on traitera des chiffres, des

1. Voir le Journal du 219^e Régiment d'Infanterie (1914-1918), ministère de la Défense.

grades, des origines, des répartitions en divisions, brigades et autres régiments, que l'on considérera les déplacements de ces masses, la vie en communauté et la mort en masse, ou que l'on s'intéressera aux aspects matériels de leur vie (vêtement, nourriture, correspondance, etc.), aux tâches qui leur sont attribuées (combat, fabrication et entretien des tranchées, cuisine, soin, etc.), selon que l'on se penchera sur des cas marginaux ou que l'on cherchera les grandes lignes qui traversent la majorité des comportements de ces hommes, selon que l'on observe la guerre à l'échelle du monde ou à celle de l'individu soldat, selon que l'on s'attache à comprendre des sources officielles ou des sources privées, relevant davantage du récit de vie. De la frise chronologique de l'ensemble du conflit à la lettre d'un soldat expédiée du front à sa famille un jour de repos à l'arrière, la distance est telle qu'elle rappelle l'effet « fractal » qui fait qu'en fonction de l'échelle d'observation la mesure de l'objet étudié varie.

Cet ouvrage invite à un éclairage à grande échelle, à l'exploration d'un regard sur une partie précise et peu étendue de la Grande Guerre. Jean-Marie Conseil a en effet vécu les 25 premiers mois de la guerre dans le 219^e Régiment d'Infanterie et il a laissé des traces de sa pensée : il a tout d'abord entamé un carnet de guerre d'août à octobre 1914 ; puis, la guerre durant plus longtemps que ne l'envisa-geaient la plupart des soldats, il a correspondu avec sa famille, principalement ses frères et sœurs ; enfin, il a photographié et surtout dessiné et peint². Le regard de Jean-Marie Conseil est singulier. Non dans le seul sens général où tout regard humain est unique, mais cet homme, affecté comme brancardier pendant la guerre et doué d'un certain talent de peintre, était prêtre. C'est ce croisement du regard de soignant, d'artiste et d'homme d'Église qui en fait un combattant à l'image sans doute un peu différente de celle d'autres soldats.

Les discours de Jean-Marie Conseil n'avaient pas pour vocation d'être publiés, comme l'étaient par exemple *Le Feu* écrit par Henri Barbusse pendant la guerre³ ou *Les croix de bois* de Dorgelès et *À l'Ouest, rien de nouveau* de Remarque écrits après la guerre⁴, ou encore le journal de guerre en langue bretonne de Loeiz Herriou, retravaillé par l'auteur et publié tardivement sous le titre *Kammdro an Ankoù*⁵ : Jean-Marie Conseil écrivait son carnet pour lui-même, peut-être pour

2. Sur des dessinateurs et peintres de la Grande Guerre, voir [<http://www.dessins1418.fr/wordpress/>], consulté le 6 janvier 2016. Pour une analyse globale du domaine et du silence des artistes, voir Philippe DAGEN, *Le silence des peintres : les artistes face à la Grande Guerre*, Paris, Fayard, 1996.

3. Barbusse avait déjà publié avant la guerre et le fera encore après le conflit. Il reçoit le prix Goncourt en 1916 pour *Le Feu, journal d'une escouade*, Paris, Flammarion, 1916.

4. Dorgelès exerçait déjà le métier de journaliste avant la guerre ; il publie *Les croix de bois* en 1919 (Paris, A. Michel) et obtient le prix Fémina. Erich Maria Remarque publie *Im Westen nichts Neues (À l'Ouest, rien de nouveau)* en 1929 (Berlin, Propyläen-Verlag).

5. Loeiz HERRIEU, François LOUIS (présentation), *Kammdro an Ankoù*, Brest, Al Liamm, 1994. Voir aussi Antony HEULIN, « Loeiz Herriou. De la langue des carnets à la langue littéraire », *La Bretagne Linguistique*, n° 19, Brest, CRBC, 2015, p. 343-361.

raconter des moments de la guerre à ses proches à son retour, il nourrissait une correspondance d'ordre privée, il dessinait et peignait pour garder souvenir de son vécu extraordinaire lorsqu'il serait rentré de la guerre. Publier aujourd'hui ces fragments documentaires nécessite de s'interroger sur le statut de ces documents. Ils forment pour nous une source exceptionnelle car, même si de nombreux soldats écrivaient pendant ce conflit⁶, l'écriture de Jean-Marie Conseil est raffinée, elle est essentiellement d'expression française, et comporte aussi du breton et du latin, et, enfin, ce qui rend cette trace linguistique particulièrement intéressante est qu'elle est associée à une trace iconographique. Ces documents peuvent constituer un ensemble empli d'une forme particulière d'écriture du Moi, rassemblé et organisé chronologiquement par nos soins, et donné à lire comme un type particulier de récit de vie qu'il n'était pas au départ, que la mort vient achever comme objet, et pouvant donner à entendre un « entre » la pensée et les actes de cet homme combattant de la Grande Guerre qui en savait beaucoup plus et beaucoup moins que nous n'en savons aujourd'hui à ce sujet. Les quelques paragraphes qui suivent proposent ainsi, non pas une approche de la guerre, mais une approche d'un sujet dans la guerre.

– Entre l'art et la religion

Le talent de dessinateur et de peintre de Jean-Marie Conseil est né très tôt, avant l'âge de 10 ans. À plat ventre dans les champs ou assis dans une pièce conçue comme un atelier, il suivait les pas de son frère Jean-François, de sept ans son aîné, lui aussi attiré par l'art graphique. En pleine guerre, Jean-Marie évoque ce souvenir dans une lettre à Joseph, un autre de ses frères :

« Non vraiment, il y a 20 ans nous n'avions rien à envier aux artistes du Trecento, mon frère Jean-François et moi, notre vie était intense. Dès que nous avions dix minutes nous étions à l'atelier. Tu le connais cet atelier : un trésor, quelques crayons de couleurs, autant de pastilles d'aquarelle, une ou deux feuilles de papier blanc, sans petits carreaux celui-là, achetées le dimanche précédent, chez les sœurs. Le maître me découpait ma part avec parcimonie. Il avait raison, car laissé à ma fantaisie, j'aurais tout gaspillé en quelques séances, ce papier qui n'avait pas de carreaux comme dans les cahiers et qui était si précieux. »

A-t-il eu d'autre maître que son frère Jean-François en la matière ? Difficile de le savoir. La qualité technique de ses productions graphiques et la distance

6. Sur quelques écrits de soldats bretons pendant le Grande Guerre, voir [<http://sco.lt/8UpFYn>], consulté le 6 janvier 2016. Sur des correspondances d'hommes d'Église voir par exemple Daniel MOULINET, *Prêtres soldats dans la Grande Guerre. Les clercs bourbonnais sous les drapeaux*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014 ; Jean Émile ANIZAN, Jean-Yves MOY (présentation), *Aumônier à Verdun. Journal de guerre et lettres du père Anizan*, Rennes, PUR, 2015.

prise par rapport aux quelques dessins de Jean-François adolescent conservés par la famille, tendraient à faire penser que Jean-Marie a bénéficié d'une formation plus poussée. Pourtant, il poursuit sa lettre en décrivant à Joseph ce qui semble bien relever du don :

« Non, non j'imitais mon maître en tout ce qu'il entreprenait mais sans que jamais ses procédés aient eu la moindre influence sur mon métier. J'avais les miens, mes procédés. D'où m'étaient-ils venus? Mystère! Je les possédais la première fois que j'ai tenu le crayon. Ce fut mon seul mérite et le tournant de ma jeunesse artistique. Je ne saurais te donner aujourd'hui une analyse bien exacte de mes procédés mais il y a dans le langage militaire un terme qui les caractérise fort bien : ils étaient d'une rapidité foudroyante. Oui foudroyante! »

Jean-Marie se rappelle bien le jour où sa vie prit une direction, prit un sens grâce à la peinture, le jour où il s'acheta des cahiers à dessin car quelqu'un lui avait donné 10 sous : « Sait-on jamais lorsqu'on donne dix sous à un enfant? C'est peu de chose et c'est pourtant suffisant pour lui payer son accès à l'horizon des rêves et le rendre pour jamais amoureux des lignes et des couleurs, source de tant de joie et de souffrances⁷. »

Jean-Marie Conseil n'est pas né dans une famille d'artistes, contrairement à Xavier Josso⁸ qui était proche de Maurice Denis, par exemple, et n'a pas fait l'école des beaux-arts comme Mathurin Méheut, Jean-Julien Lemordant ou encore Camille Godet⁹, mais il n'a cessé de nourrir cette direction de vie. Aurait-il bénéficié de cours de dessin au séminaire? Il n'est pas à exclure que ce fût le cas. Il semble au moins qu'il ait connu l'abbé Jean-Marie Abgrall (1846-1926)¹⁰, titulaire de la chaire d'archéologie et de dessin au petit séminaire de Pont-Croix (1873-1886) puis au grand séminaire de Quimper (1900-1904), aumônier à l'hospice de Quimper (1886-1923) dont l'une des sœurs de Jean-Marie deviendra supérieure, chanoine titulaire du chapitre de la cathédrale de Quimper de 1905 et président de la Société Archéologique du Finistère de 1912 à 1922. La mémoire familiale transmet d'ailleurs l'idée que Jean-Marie Conseil aurait pu être destiné à l'école d'art du Vatican, mais que M^{gr} Duparc aurait refusé cette affec-

7. Lettre de Jean-Marie Conseil à Joseph Conseil, 13 novembre 1914.

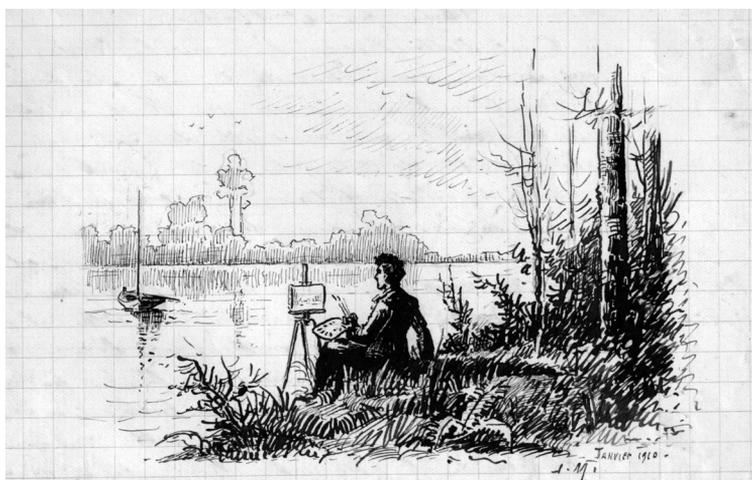
8. Musée de la Grande Guerre du pays de Meaux, *Xavier Josso, Un artiste combattant dans la Grande Guerre*, Paris, Somogy, musée de la Grande Guerre du pays de Meaux, 2013.

9. Voir Denise DELOUCHE, « Camille Godet » in Jean-Marc MICHAUD (dir.), *La première guerre mondiale vue par les peintres de la Bretagne*, Le Faouët, Liv'éditions, 2014, p. 50-51.

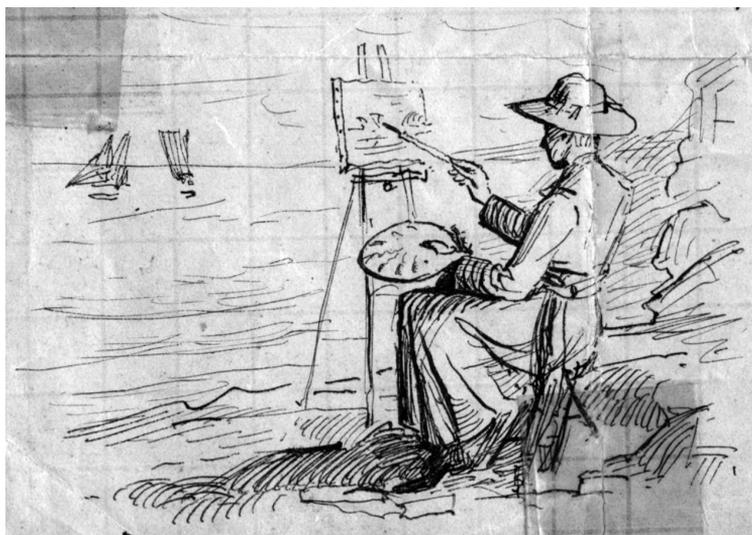
10. Le fonds Jean-Marie Abgrall est en cours d'inventaire et de numérisation. En l'état actuel du travail, aucune correspondance ne semble exister entre Jean-Marie Conseil et Jean-Marie Abgrall. Je remercie Sandrine Koullen, responsable des collections patrimoine de la médiathèque des Ursulines à Quimper. Toutefois, une lettre de septembre 1911 mentionne une visite commentée de la cathédrale de Quimper par Abgrall, visite illustrée par un dessin (fonds Jean-Paul Conseil).



Ill. 1. Dessin : Les curés à la pêche et Jean-Marie Conseil dessinant, fonds Jean-Paul Conseil, 17 juillet 1909.



Ill. 2. Dessin : Jean-Marie Conseil peignant, fonds Jean-Paul Conseil, janvier 1910.



Ill. 3. Dessin : Peintre au chevalet, fonds Jean-Paul Conseil, 17 juillet 1909.

tation. Les lettres de guerre de Jean-Marie Conseil font en tout cas mention de Phidias, Michel-Ange, Raphaël, mais aussi Poussin, Puvis de Chavanne, Detaille, Deneuille ou encore Rodin, artistes qui peuplent son imaginaire et nourrissent sa pratique. Mais, loin des réseaux de l'avant-garde de l'époque dans son atelier cléderois et pendant ses escapades muséales de jeune adulte, c'est la peinture d'histoire qui le fascinait. Il jouait en effet aux petits soldats par peinture interposée :

« Te rappelles-tu mes cahiers numérotés en fantassins sur la couverture ? Il y en avait 8 et j'avais entamé le 9^e. Tous des cahiers d'un sou à petits carreaux. Qu'as-tu fait de mes cahiers d'un sou remplis de soldats ? Rends-moi mes cahiers d'un sou. Tu riais, par-dessus mes épaules quand je faisais une bataille : c'était de la frénésie : j'en faisais dix par jour. [...] Être grondé par ma mère au retour d'Inkermann, de Bazeilles, de Loigny, de Hué quand j'étais si fier de moi et de mes soldats¹¹. »

Jean-Marie Conseil est né le 2 juin 1884 à Kerlavezo dans la commune nord-finistérienne de Cléder. Un certain nombre de caractéristiques de cette famille tendent à y faire reconnaître l'héritage de l'ancien pivot culturel de ce triangle léonard Roscoff-Morlaix-Landivisiau que les Julots¹² ont contribué à doter d'une culture spécifique, marquée à la fois par une forte influence catholique et un investissement civil, un travail de la terre et de l'instruction, une pratique de la langue bretonne et une formation en langue française dans les collèges religieux. Jean-Marie est ainsi le 7^e d'une fratrie de 9 enfants nés dans une famille d'agriculteurs vivant dans la ferme des grands-parents maternels et aidés de domestiques et d'une servante, catholiques et croyants, sachant signer les registres d'état civil, ayant des instituteurs pour témoins de mariage, pratiquant le breton et maîtrisant également le français¹³. Il a donc grandi dans une famille rurale instruite et bilingue, ou pour le moins pratiquant de manière diglossique le breton et le français.

Si le Léon (Nord-Finistère) a fourni des prêtres en nombre particulièrement important par rapport au reste de la Basse-Bretagne, si cette partie du Haut-Léon où a grandi Jean-Marie Conseil a été plus spécifiquement génératrice de prêtres que le reste du Léon, la famille Conseil dépasse l'image attendue de la famille léonarde catholique bercée par *Buez ar Sent*¹⁴ et *Feiz-ha-Breiz*¹⁵ en fournissant plus de la moitié de ses enfants aux ordres religieux. De la sorte, alors que Jean-

11. Lettre de Jean-Marie Conseil à Joseph Conseil, 13 novembre 1914.

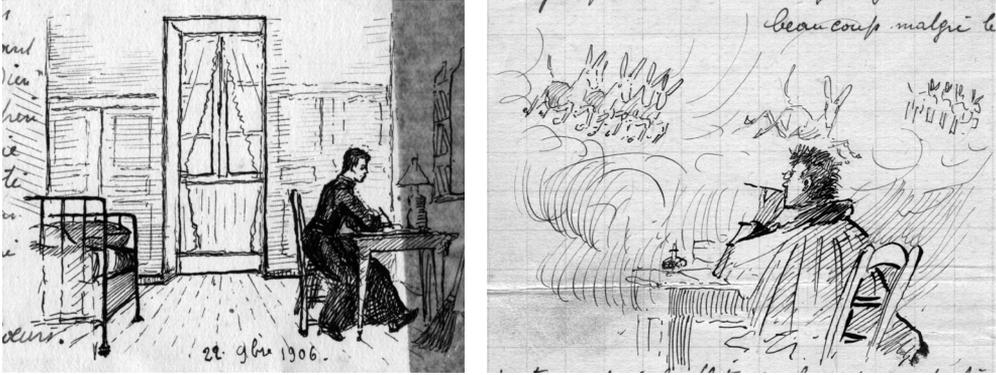
12. Louis ELEGOËT, *Les Juloded. Grandeur et décadence d'une caste paysanne en Basse-Bretagne*, Rennes, PUR, 1996.

13. Certaines de ces informations viennent des recensements de la population.

14. Vie des Saints, très souvent le seul ouvrage que possédaient les familles peu riches.

15. Hebdomadaire catholique lu et entendu dans les campagnes finistériennes, et particulièrement léonardes, depuis 1865. Voir Ronan CALVEZ, *Un paysanisme breton. Feiz-ha-Breiz (1865-1875) et la société bretonne*, mémoire de maîtrise, Brest, université de Bretagne Occidentale, 1993. Cédric CHOPLIN, *Le Chouan et le sauvage. La représentation des peuples exotiques et des missions dans Feiz-ha-Breiz (1865-1884)*, Rennes, CRBC Rennes 2, coll.

Marie Conseil semblait avoir très jeune trouvé une vocation dans la peinture, c'est la religion qui donnera un sens prioritaire à sa vie.



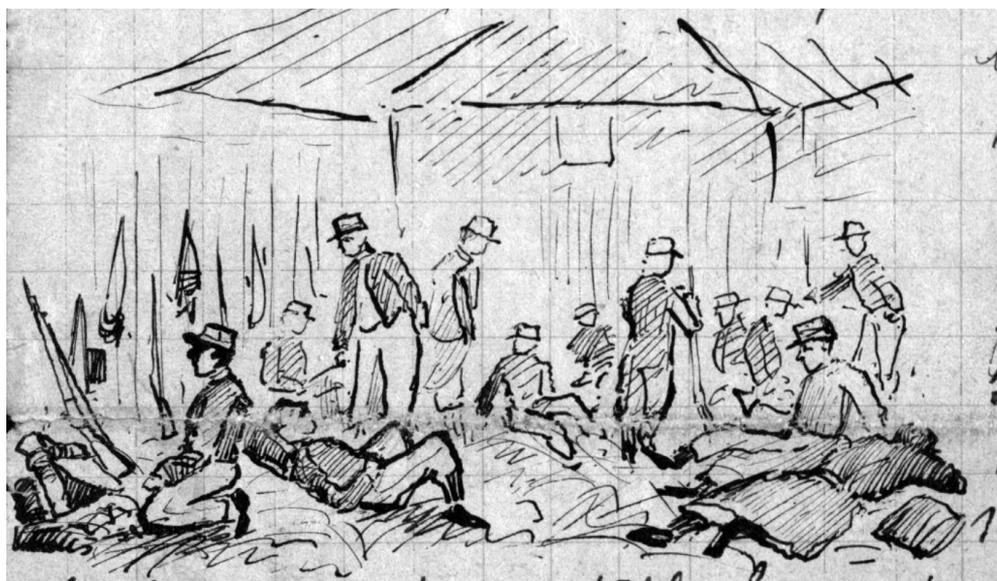
Ill. 4. Dessins : Chambre du séminaire, fonds Jean-Paul Conseil, 22 novembre 1906 et 27 décembre 1912.

Après des études au séminaire de Quimper pour passer le baccalauréat en 1906, il fait son service militaire en 1907 et 1908 à la Roche-sur-Yon (93^e Régiment d'Infanterie) : de nombreuses lettres du fonds Conseil (non publiées ici) témoignent avec humour des difficultés rencontrées pour obtenir le baccalauréat et de la vie à la caserne. De 1909 à 1912, il retourne au grand séminaire de Quimper, partage la même chambre que son frère Stanislas et est ordonné prêtre en 1912. Il devient alors surveillant à l'école Saint-Yves de Quimper. En 1913, il est nommé vicaire à la paroisse de Saint Mathieu de Morlaix. En 1910 et 1912, il est rappelé pour deux ou trois semaines d'exercice militaire. Contrairement à Joseph et Stanislas qui seront exemptés du service militaire, Jean-Marie est donc prêtre pour la guerre à venir.

Mais dans la famille Conseil, une autre guerre se joue : en pleine période de déchristianisation de la population française, de séparation des Églises et de l'État, et de l'interdiction d'enseignement pour les congrégations religieuses non-autorisées sous le gouvernement d'Émile Combes, Athanasie Conseil, la sœur aînée de Jean-Marie, alias sœur Yves Stanislas, doit quitter la France pour les États-Unis : la congrégation du Saint-Esprit de Saint-Brieuc où elle avait fait profession religieuse en 1894 a en effet pris la décision de s'exiler plutôt que de se séculariser. De 1903 à 1922, Athanasie Conseil fait sa « campagne d'Amérique », où elle est supérieure, directrice et souvent fondatrice d'écoles à Fall River, Tupper-Lake, Graniteville, Jewett-City, Putnam et Leominster¹⁶. Pendant ces années, les liens avec ses frères

« TIR », 2011. La famille Conseil lit *Feiz-ha-Breiz* puisque le nom de Jean-François Conseil, frère de Jean-Marie, apparaît dans le courrier des lecteurs en 1908 (mars 1908, p. 77).

¹⁶. « Mère Yves-Stanislas », article nécrologique dans *Silhouettes*, 8^e série, n° 2257, p. 73-93. Athanasie Conseil meurt le 31 mars 1934. Je remercie sœur Louise Miossec de m'avoir fourni ces renseignements.



Ill. 5. Dessins : Au service militaire,
fonds Jean-Paul Conseil, 10 juin 1908.

religieux ne cessent pas : correspondance et envoi régulier de la *Semaine religieuse* permettent d'entretenir leurs relations et de lutter contre la souffrance de l'exil. La culture familiale catholique, blessée par ce qui est perçu comme une injustice, se double ainsi chez les Conseil d'un pendant politique : leur catholicisme devient patriotique dans l'optique combinée d'une restauration de « la pensée de la France catholique », d'un rôle à jouer pour « la Bretagne, terre très religieuse¹⁷ » et d'un espoir de retour d'Athanasie.

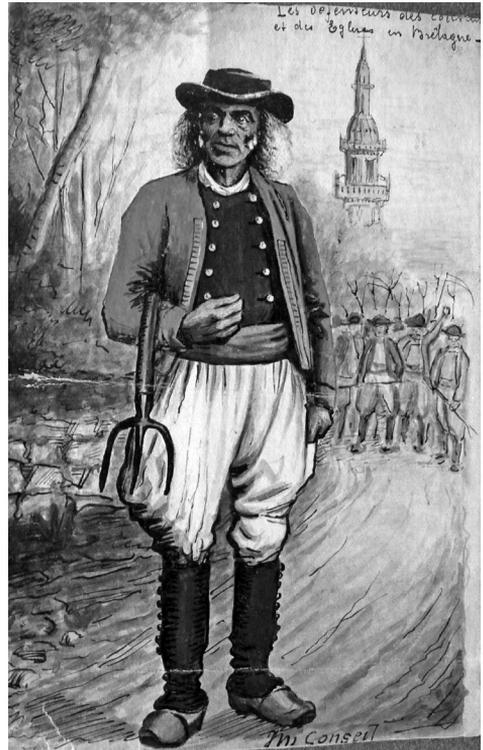
17. Carnet de guerre de Jean-Marie Conseil, 8 août et 19 août 1914.



Ill. 6. Dessin : Tentative d'évasion en Amérique, fonds Jean-Paul Conseil, 7 août 1912.



Ill. 7. Dessin « Ho ma teuche Combes ahe¹⁸!! », fonds Jean-Paul Conseil, s. d.



Ill. 8. Dessin [Paysan défenseur des couvents], fonds Jean-Paul Conseil, s. d.

18. Oh! Si Combes venait ici!!

Avant août 1914, l'idée que se faisait Jean-Marie Conseil de la guerre qui menaçait était, pour des raisons de propagande nationale qui le rapproche de l'état d'esprit de la majorité des Français et pour des raisons de culture et d'événements familiaux qui en donnent un tour tout particulier, hautement morale. Cette guerre que mentionnent les communiqués officiels, dont parlent les journaux et que nourrissent de plus en plus de conversations sera pour lui, comme pour beaucoup d'autres, une lutte de la civilisation contre la barbarie, une lutte du Bien contre le Mal. La victoire, dit-il, « nous délivrera du mal qu'est le Boche actuel¹⁹ » et sera donc le « châtement de l'orgueil teuton qui a voulu asservir notre douce et belle France que Dieu protège dans le malheur²⁰ ». Le carnet qu'il écrira dans les trois premiers mois de la mobilisation laissera apparaître cet état d'esprit d'avant-guerre dans lequel Jean-Marie perçoit deux principaux arguments à cette guerre morale : premièrement, la revanche de 1870 est à mener contre les Allemands et, deuxièmement, il faut se défendre contre l'invasion allemande actuelle. Les mentions de la première sont très régulières tout le long du mois d'août 1914 et, en septembre, Jean-Marie Conseil l'évoque même comme « la grande humiliation de 1870 ». Quant au patriotisme défensif, il s'exprimera dans les premiers mois contre « l'invasion germanique », « l'étranger qui veut asservir notre beau pays de France » et, n'hésitant pas à utiliser parfois les termes antiques de « Francs » ou « Gaulois », la guerre sera donc pour lui une « bataille des races ». Jeanne d'Arc sera également appelée en renfort pour bouter les étrangers hors de France²¹. Plus encore, elle est une question d'hygiène contre l'Allemagne qui « inonde aujourd'hui le monde de ses produits malpropres et malsains », de la « perversité » de l'Allemagne qui « a soulevé le monde contre elle, qui a fomenté, couvé, protégé cette immense hérésie moderne » de laquelle il faut « purger » la France.

Si la peinture de Jean-Marie Conseil ne représentera que peu de soldats allemands – seuls un chercheur d'eau particulièrement grand de taille et deux soldats aux classiques têtes de cochons ont le droit à l'existence sur le papier à dessin – la correspondance fourmillera d'une grande diversité de qualificatifs portant la germanophobie à l'état de réflexe. Rarement Jean-Marie Conseil parlera des Allemands, mais il sera redoutable dans le panel des images utilisées pour les évoquer : les Prussiens, les Uhlans, les Alboches, les Boches, les Sales Boches, un pirate boche, les taupes Kolossales, les Kamarades d'Outre-Rhin, les briseurs de Cathédrale, les insulteurs de la mère du Petit Jésus, les malfaiteurs sinistres, le dernier des Huns, les brigands Germaines, les barbares de la Teutonie, la Teutobochie, la peuplade sauvage, la horde du Kaiser, les meutes de Guillaume Attila, les Turcs du Kaiser, les fauves, le Kaiser, le sinistre Kaiser, Guillaume II, ceux de Guillaume, les gens de Guillaume, le Kronprinz, Von Gluck, Von Gluck

19. Lettre de Jean-Marie Conseil à Joseph Conseil, 25 mai 1915.

20. Lettre de Jean-Marie Conseil à Athanasie Conseil, 3 octobre 1914.

21. *Id.* On note que *Feiz-ha-Breiz* mobilise également Jeanne d'Arc qu'il associe à l'image du soldat, dans les mois précédant la mobilisation générale.

et ses brigands, les armes tudesques, la Kultur germanique, etc. Face à cet extrême éclatement de la dénomination des Allemands, les Français gagneront en cohésion grâce au presque unique vocable « France », souvent qualifiée de « douce France » ou « belle et douce France », au point de les rendre inséparables.

La propagande complexe d'avant-guerre²² et le catholicisme patriotique dont est nourri Jean-Marie Conseil²³ le mènent à accepter²⁴, comme de nombreux autres soldats, de s'engager dans la guerre le 1^{er} août 1914 lorsque la mobilisation générale est sonnée. Il incarne les deux ressorts sur lesquels repose cette acceptation et qui mèneront à l'union sacrée : la défense de la France et la défense de la religion catholique²⁵. La manière dont s'est activé si immédiatement et fortement le culte patriotique qui a formé le moule de l'engagement et de la culture de guerre reste difficile à cerner. Toujours est-il que les premières expressions de Jean-Marie Conseil dans son carnet sont à l'image de cette acceptation, voire de ce consentement et, prennent parfois la forme de réemplois de vocables retranscrits tels qu'ils ont sans doute été lus ou entendus : il y est à la fois question de « lutte gigantesque », de « ceux qui vont à la victoire et peut-être à la mort », de « formidable rendez-vous de la jeunesse de France », de liesse, d'entrain, de gaieté, d'énergie, de désir, de confiance absolue, de sécurité, de joie d'une fraternité universelle, mais aussi de valeurs collectives comme la camaraderie ou la solidarité entre les « enfants de France », « nos frères de 20 ans », de valeurs morales comme la fierté de marcher avec allégresse à l'ennemi et de protéger la nation²⁶, l'honneur, la dignité, la disqualification radicale de la trahison, de l'insoumission ou de l'embusquage.

22. Sur le bourrage de crâne, voir Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, « Bourrage de crâne et information en France, 1914-1918 », in *Les Sociétés européennes et la guerre 1914-1918*, Paris, université Paris 10, 1990, p. 163-174.

23. Voir par exemple dans *Feiz-ha-Breiz* de mars 1913, p. 86, cet extrait par le cardinal Andrieux : « *Paotred yaouank / En han' Doue, bezit kristenien vat dindan an armou!* » (Jeunes gens / Au nom de Dieu, soyez de bons chrétiens sous les armes!) L'Église est la grande école du patriotisme. Quelle est, en effet, la conviction qui électrise le plus un soldat sur le champ de bataille? N'est-ce pas celle qui le porte à se battre en regardant le Ciel et à se dire : « Je puis mourir, parce que Dieu ne meurt pas. » Le sentiment patriotique repose sur des bases fragiles quand il n'est pas soutenu par le sentiment religieux. Aussi un général français, apprenant qu'un pontife de la libre-pensée avait blasphémé devant ses soldats, à des obsèques civiles, s'en plaignit et, comme certains officiers paraissaient étonnés, il leur dit cette parole qu'on devrait inscrire en lettres d'or sur le drapeau de tous les régiments : « J'ai besoin d'avoir des soldats qui croient en Dieu pour que je puisse leur demander le sacrifice de leur vie. »

24. Sur les dernières réflexions concernant la problématique du consentement et de la contrainte, voir Nicolas BEAUPRÉ, Anne RAMUSSEN, Heather JONES (dir.), *Dans la guerre 1914-1918. Accepter, endurer, refuser*, Paris, Les Belles Lettres, 2015.

25. Sur les relations – et parfois la proximité – entre les institutions militaire et cléricale, et leur rapport à la République avant le premier conflit mondial, voir Xavier BONIFACE, *L'Armée, l'Église et la République (1879-1914)*, Paris, Nouveau Monde Éditions/DMPA, 2012.

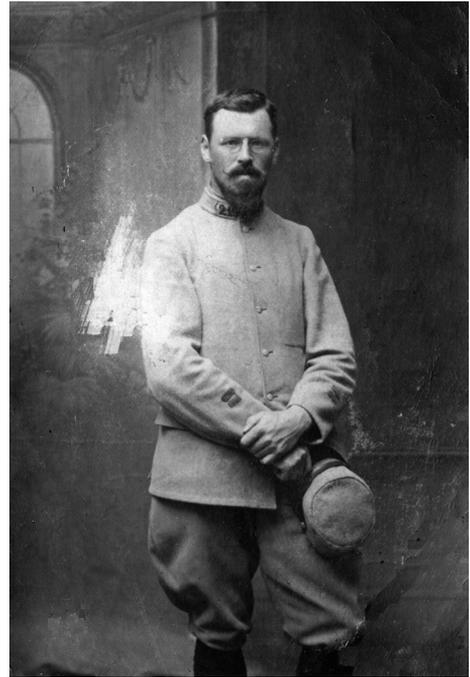
26. Voir aussi sous sa plume le dessin du soldat protecteur de la nation au travers du soldat se baissant pour embrasser une petite fille.

Jean-Marie Conseil se dit pourtant non dupe du jeu politique de Poincaré qui s'efforce d'employer le mot « France » et pas celui de « République » pour tenter à cette heure l'union sacrée²⁷, mais d'une chose il n'aura pas conscience, comme personne d'ailleurs à ce moment-là : comme tous, il veut « obéir au sentiment magique qui soulève en ce moment l'âme contre l'étranger », il consent à faire à la fois un acte politique et religieux que la morale tient selon lui ensemble, car il est persuadé que la guerre sera courte.

— À la guerre, trois figures

Jean-Marie Conseil, dans l'enthousiasme général et le sentiment de revanche nationale et familiale qui l'animait, aurait voulu prendre le fusil. Mais de par sa fonction de prêtre, l'armée lui trouve une place qui lui semble plus appropriée pour panser les âmes et les corps : brancardier. Il devient donc brancardier au 219^e Régiment d'Infanterie. Puis il est fait caporal brancardier dès octobre 1914. Les hommes portant la Croix Rouge ne sont pas autorisés à se battre pendant le conflit et cela paraît difficilement tolérable à Jean-Marie Conseil, comme à bon nombre d'entre les hommes du service de santé qui se sentent « coincés entre l'éthique médicale en temps de guerre et l'obligation patriotique du combat pour tout homme en âge de porter les armes²⁸ ». Mais finalement, Jean-Marie Conseil, « le plus pacifique des soldats, y trouve son compte ».

Pourtant, le métier n'est pas facile. Dans cette guerre, l'armée française comptera un total de 2 800 000 blessés, et 900 morts par jour en moyenne²⁹. Ce sont les brancardiers qui voient les choses les plus insupportables : morts, blessures, mais aussi défigurations, membres détachés, etc. car 70 % des blessures infligées aux soldats le sont par obus³⁰. Après les premiers mois désastreux liés à la mauvaise gestion de l'évacuation des blessés à l'arrière qui a eu pour conséquence



Ill. 9. Photographie : Jean-Marie Conseil soldat.

27. Carnet, le 4 août 1914.

28. Patrick LOODTS, Isabelle MASSON-LOODTS, *La Grande Guerre des soignants. Médecins, infirmières et brancardier de 1914-1918*, Préface de Dominique Hanson, Bruxelles, MeMograMes, Les éditions de la Mémoire, 2008, p. 14.

29. *Id.*, p. 179.

30. *Id.*, p. 172.

l'augmentation des cas de gangrène, une nouvelle organisation de la chaîne de santé se met en place pour effectuer un tri selon l'urgence et les soins nécessaires : soin sur place, en ambulance intermédiaire ou dans les hôpitaux en dehors des zones de combats³¹. L'organisation se fait également très pyramidale, du brancardier (régimentaire, divisionnaire, de corps d'armée) à l'infirmière et au médecin. Le brancardier, normalement chargé de l'évacuation des blessés à l'arrière, doit parfois prendre le relais du médecin, normalement seul autorisé à porter les premiers soins : des ambulances et brancards prennent donc rapidement place dans les régiments, même si ce personnel de santé n'est pas professionnel.

Jean-Marie Conseil, affecté au 219^e RI, semble parfois circuler d'un régiment à un autre, et comme tous les brancardiers, il passe des premières lignes à l'arrière, des postes de secours aux ambulances. À partir de la guerre de position, comme tous les brancardiers, il doit souvent attendre l'obscurité dans des postes avancés pour évacuer les blessés restés sur des zones découvertes et dangereuses³². Il fait d'ailleurs mention dans son carnet de ce ramassage la nuit, au clair de lune, et parfois au milieu des balles³³. Dans une lettre à son frère Joseph le 1^{er} novembre 1914, il souligne la peur qu'il ressent dans ces moments :

« Il fallait marcher à pas de loup, affronter le silence terrifiant de la plaine, ne pas s'effrayer de son ombre que la reine de la nuit s'amusaît à faire trembloter dans sa tendre lumière ; au sifflement se jeter à plat ventre incontinent pour laisser passer la seconde balle parce que la première nous ratait, enregistrer pour jamais dans son oreille le bruit sinistre de ces coups de fusil dont chacun déchirait tout l'horizon et se répercutait 20 fois avant de se taire très loin derrière nous ! »

Le personnel de santé est relativement silencieux et peu de témoignages ou documents de leur plume sont connus aujourd'hui³⁴. Les documents laissés par Jean-Marie Conseil, même s'il ne témoigne pas que des activités de santé, constituent en cela un témoignage intéressant sur la médecine de guerre à l'avant. Les premières mentions de blessés chez Jean-Marie Conseil se déclinent en « honneur » de ramasser le premier blessé le 28 août 1914, en aide apportée à

31. Alain LARCAN, Jean-Jacques FERRANDIS, *Le Service de Santé aux Armées pendant la Première Guerre Mondiale*, Paris, LBM, 2008.

32. Patrick LOODTS, Isabelle MASSON-LOODTS, *op. cit.*, p. 205.

33. Les 2 et 8 octobre 1914.

34. Sur les 16000 médecins de 1914 à 1918, seuls une cinquantaine de témoignages ont été publiés entre 14 et 39. Voir Sophie DELAPORTE, *Les carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées, 28 juillet 1914-14 juillet 1919*, avant-propos par Stéphane Audoin-Rouzeau, Paris, Bayard, 2001, p. 5. Voir aussi Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, « Témoignage combattant, témoignage médical en 1914-1918 », in *Georges Duhamel, médecin écrivain de guerre*, Les cahiers de l'abbaye de Créteil, nov. 1994, *Historial de la Grande Guerre*, p. 27-38. Peu de brancardiers viennent augmenter ce chiffre.

un infirmier devenu fou³⁵, puis en évocation des douleurs physiques ressenties par un autre blessé. Dans son carnet, ce brancardier livre quelques indications sur le fait que ce sont les mitrailleuses qui blessent le plus (7 septembre), qu'un blessé souffrant porté par des brancardiers leur déchire les épaules et qu'il ne peut être évacué faute de place à l'hôpital (22 septembre), que les blessés leur arrivent par paquet comme des loques humaines, pleines de sang (23 septembre). Puis, comme la demande lui est formulée, il témoigne dans quelques lettres et quelques dessins aux traits noirs énergiques qui donnent davantage de force aux propos sur l'urgence, la pénibilité, l'épuisement physique et la souffrance morale décrits dans les lettres. Il utilise pourtant déjà une distance par l'humour, voire l'ironie, et insiste sur l'aspect visuel dans ses descriptions comme cette scène où un spectateur aurait pu voir ces brancardiers à la manière d'« une bande de fous courir à la file indienne la nuit³⁶ » ou cet autre témoignage-reportage poignant :

« Il n'y avait qu'un parti à prendre. C'était de traîner notre ami de notre mieux dans une toile de tente par le fond de la tranchée. C'est ce que l'on fit au milieu de l'obscurité d'une nuit chargée de gros nuages et avec de l'eau ou de la boue par-dessus les chevilles. On avança par saccades et tout d'une pièce, puis quand on n'en pouvait plus on s'arrêtait d'un seul bloc et on restait figé sur place sans un mot, sans non plus nous dessaisir de notre fardeau. Quel est le Rodin de l'avenir qui pétrira dans la glaise ces étranges funérailles où ne manquaient ni la douleur ni les prières, ni le prêtre et où le cortège se traînait avec le cadavre au fond d'un affreux tombeau? Oui le pauvre Goasduff de Plouguerneau était mort. Le projectile l'avait frappé en plein cœur et j'en éprouvais comme un soulagement car s'il n'avait pas expiré sur le coup nous l'aurions tué sans doute en essayant de le sauver³⁷. »

Jean-Marie Conseil n'occupait pas un emploi de combattant mais, ayant un statut militaire, il portait l'uniforme, et bien que prêtre, il ne portait pas la soutane. Toutefois, bien qu'il ne fût pas affecté à un poste d'aumônier de l'armée, c'est en prêtre qu'il a exercé sa fonction de brancardier et c'est au titre de cette double fonction symbolique de panseur d'âmes et de corps qu'il a mené de 1914 à 1916 ce qu'il nomme « une vie de Bohème du Seigneur³⁸ ». Il s'est ainsi souvent offert lui-même comme seul remède à ses camarades blessés ou agonisants³⁹, il n'a jamais imaginé abandonner un camarade⁴⁰ et a travaillé en mettant toujours la priorité

35. Sur les traumatismes psychiques et névroses de guerre, voir Jean-Yves LE NAOUR, *Les soldats de la honte*, Paris, Perrin, 2011. Sur la mise en place tardive de la prise en charge psychiatrique, voir LOODTS, *op. cit.*, p. 187.

36. 21 juin 1915.

37. Lettre du 1^{er} décembre 1915.

38. Lettre du 27 avril 1915.

39. Voir aussi LOODTS, *op. cit.*, p. 17.

40. Par exemple, carnet du 18 août.

sur le soin des autres⁴¹ : « Tout mon travail est d'aider mes compagnons à souffrir et de leur procurer par là cette paix que le monde leur refuse. C'est trop beau⁴² ! »

Les actions de Jean-Marie Conseil pendant la guerre ne sont pas seulement celles du brancardier, elles sont aussi celles de l'homme d'Église. Il s'efforce donc de représenter l'institution dans ces conditions exceptionnelles sans cadre ecclésiastiques, d'être le serviteur de l'Église en Bohême, pour reprendre son expression. Il dit donc des messes, à tour de rôle avec les autres prêtres, parle même de cantiques chantés en commun et évoque surtout les conditions extraordinaires dans lesquelles elles se déroulent et qui leur donnent une dimension sublime :

« À la dernière oraison, une rafale d'artillerie est venue éclater tout près de l'église, des vitraux ont été brisés. Je n'ai eu aucune crainte. Bien au contraire, j'aurais été heureux de mourir à l'autel, aussi j'ai continué l'oraison "*pro tempore belli*" que j'allais entamer. Il se peut qu'elle n'ait jamais été dite dans des circonstances aussi terribles et dans un cadre si rempli des images de la guerre. Car au moment où j'achevais le Saint Sacrifice, M^r le curé récitait les prières des morts au cimetière devant les cadavres de nos soldats⁴³. »

Les messes sont donc dites au son du canon⁴⁴ et pour Jean-Marie Conseil, la prière est bien l'arme du soldat français plus que ne l'est le fusil⁴⁵. Il confesse par ailleurs à toute heure du jour et de la nuit, et en toutes circonstances, il évoque des autels improvisés, il informe les familles par courrier des circonstances de la mort de leurs proches⁴⁶, et voit le calendrier militaire au travers du calendrier liturgique : « Je crois que nous ferons un grand effort pendant le mois de mai, c'est le mois de Marie : le moment est bien choisi pour foncer sur les Boches⁴⁷. »

En ces circonstances morbides de guerre, il pratique aussi beaucoup d'enterrements⁴⁸, tente de « donner une forme à ces tombes⁴⁹ », prend soin de n'oublier personne dans l'hommage rendu à ses camarades par la construction de ces dernières demeures « en terre bénie⁵⁰ ». Se projetant à un moment futur d'exhumation des corps, il prend également la décision d'ouvrir une souscription

41. La carte imprimée pour son décès porte la mention suivante, tirée des dernières paroles du défunt : « Soignez d'abord les autres » (Archives diocésaines).

42. Lettre du 16 août 1915.

43. Carnet, 18 septembre.

44. Lettre du 3 octobre 1914.

45. Lettre du 17 novembre 1914.

46. Je remercie Irène Philippe, dont la famille est en possession d'une lettre de Jean-Marie Conseil concernant le décès d'un membre mort au front, de m'avoir fourni cette information.

47. Lettre du 24 avril 1915.

48. Une photo de messe d'enterrement de deux soldats du secteur de la ferme de Quennevières où se trouvait Jean-Marie Conseil se trouve dans Annette BECKER, *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire. 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994, ill. 5.

49. Lettre du 25 janvier 1915.

50. Carnet, 23 septembre.

en février 1915 pour faire ériger un monument aux morts du 219^e RI dans lequel pourront être déposés les corps de ses camarades. Il obtient d'ailleurs 1 200 francs pour cette construction qu'il rêvait d'abord comme une stèle commémorative à flanc de coteau, face aux Allemands et que le colonel du 219^e RI voyait davantage dans un cimetière. En mars 1915 semble être lancée la construction d'un caveau monumental dans une concession à perpétuité. La photographie et la peinture de Jean-Marie Conseil représentant le monument le montrent effectivement à flanc de coteau ; le monument actuellement érigé à Attichy et nommé le « Monument des Bretons » se trouve près du cimetière⁵¹.

Est-il possible de s'habituer à ces pratiques adaptées à ces circonstances extraordinaires, morbides et douloureuses ? Jean-Marie Conseil semble vouloir le faire penser à sa sœur : « Rien de changé dans ma façon de faire la guerre. Je cherche les tombes, j'y plante des croix, le dimanche, je dis la messe et prêche dans une caverne lorsque mon tour arrive⁵²... » Mais ne veut-il pas plutôt, par cette formulation expéditive, lui épargner le souci qu'elle pourrait se faire pour lui ? En tout cas, plutôt que de parler du mouvement de ses sentiments à ce sujet, Jean-Marie Conseil témoigne plus volontiers du renfort de la ferveur religieuse qu'il observe dans les premiers mois de la guerre, de ce « réveil » qu'Annette Becker a pu analyser de manière plus générale à propos du diptyque ferveur-mort⁵³. Jean-Marie Conseil s'appuie sur l'image de la Bretagne chaudement catholique pour qualifier ses camarades de « chouans⁵⁴ », pour témoigner du fait que « les soldats, à mesure que la misère les accable, se tournent d'instinct vers Dieu. Leur vieille foi bretonne se vivifie dans la souffrance et ils confessent publiquement que c'est Dieu qui les soutient⁵⁵ ». D'une manière générale, il observe que « désormais, les médailles, les images du Sacré-Cœur se portent ostensiblement⁵⁶ », que « nos régiments deviennent peu à peu à mesure que la souffrance les épure, des foyers de prières⁵⁷ », que « nos petits soldats redeviennent chrétiens sur les champs de

51. Voir les photographies et la description du monument sur le site : [<http://monuments-morts.univ-lille3.fr/monument/15633/attichy-cimetiere/>], consulté le 5 janvier 2016.

52. Lettre 14 février 1915.

53. Voir l'analyse du diptyque ferveur-mort et du tryptique ferveur-mort-mémoire par Annette BECKER, *op. cit.*, p. 12-13. Sur l'histoire religieuse de la première guerre mondiale, voir par exemple Jacques FONTANA, *Les catholiques français pendant la Grande Guerre*, Paris, Cerf, 1990 ; J.-M. MAYEUR, « La Vie religieuse en France pendant la Première Guerre mondiale », in *Histoire vécue du peuple chrétien*, Paris, Privat, 1979, t. II, p. 179-193 ; J.-M. MAYEUR (dir.), *Histoire du Christianisme*, t. XII : *Guerres mondiales et totalitarismes, 1914-1958*, Paris, Desclée/Fayard, 1990 ; Nadine-Josette CHARLINE (dir.), *Chrétiens dans la Première Guerre mondiale*, Paris, Cerf, 1993.

54. Carnet, 19 août.

55. *Id.*, 13 septembre.

56. *Id.*

57. *Id.*, 25 septembre.

bataille⁵⁸ ». Il se félicite ainsi d'être, avec ses autres camarades prêtres, « des prêtres du vrai Dieu au milieu d'une armée chrétienne⁵⁹ ».

Si l'apostolat dicte sa conduite de prêtre brancardier, Jean-Marie Conseil ne perd jamais de vue la situation de la France égarée sur les mauvais chemins de la déchristianisation et dont sa sœur subit les conséquences, et c'est surtout au travers d'une mission d'expiation des péchés de la France que Jean-Marie Conseil mène sa guerre. Cette symbiose entre la foi et le culte de la France, typique de la religion de guerre de ce premier conflit mondial⁶⁰, est ainsi portée très haut par Conseil en direction d'une guerre sainte. C'est donc en grande partie sa vocation d'homme d'Église qui donne un sens à la guerre qu'il vit.

Pendant ces mois de guerre, Jean-Marie Conseil n'est pas que soignant et que prêtre, même s'il le reste toujours dans toutes les autres activités qu'il mène. Il est aussi l'auteur d'une production écrite, épistolaire et graphique importante qui occupe une partie non négligeable de son temps. Il n'est pas en mission officielle, ne produit pas ces documents à des fins documentaires : c'est un écrivain qui n'a parfois rien à envier à certains écrivains et c'est un peintre amateur de talent dont les motivations sont à comprendre au travers de sa vie d'avant la guerre, de sa manière de percevoir la guerre et la destination des divers supports utilisés.

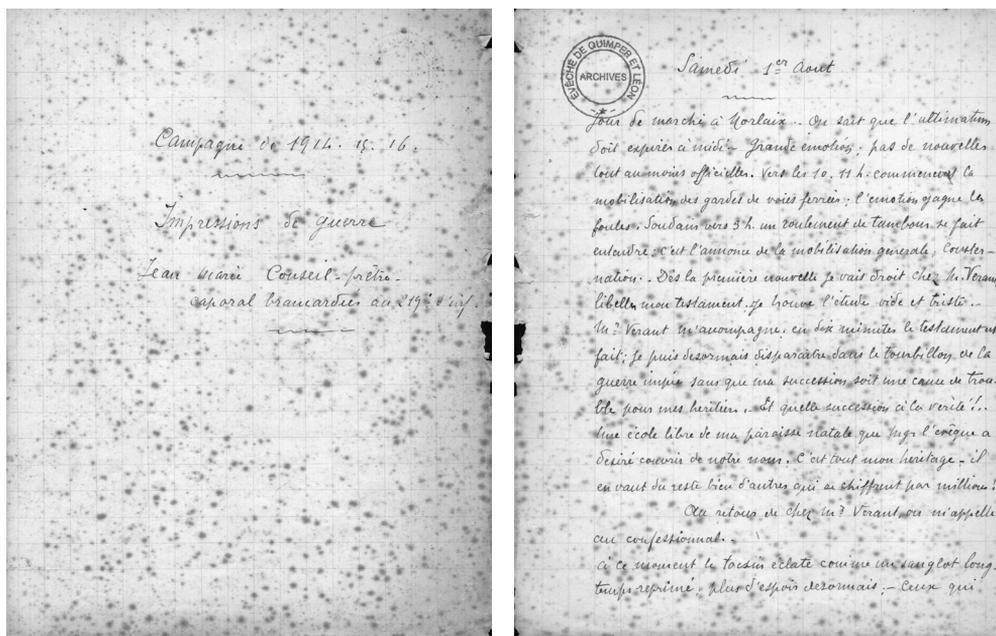
Le tout premier outil dont s'est emparé Conseil est un carnet dans lequel il a rédigé chaque jour, du 1^{er} août au 9 octobre 1914, à la manière d'un journal intime, des événements, des anecdotes, des impressions du jour. Dans ce journal, il dévoile assez ouvertement ses pensées et sentiments. L'absence d'un regard censeur sur ce document occulte beaucoup moins les voies d'accès à cette intériorité, même si celle-ci, en ces trois premiers mois de guerre, est largement modelée par la culture d'assurance belliqueuse d'avant-guerre. Ce carnet, il le percevait comme une aide future à la mémoire : « Ce carnet me rappellera le prix de chaque minute d'existence que Dieu m'accordera. Si sa volonté est que je vive : je serai prêtre⁶¹. » Pourquoi n'a-t-il pas poursuivi ce carnet ? L'a-t-il poursuivi sans que nous en ayons trouvé trace jusqu'à aujourd'hui ? Il semble que le passage du carnet à la correspondance soit le signe d'une prise de conscience que la guerre prévue courte, et donc compilable quotidiennement en un carnet, dure en fait plus longtemps et nécessite la mise en place de relations très suivies avec la famille à l'arrière.

58. Lettre du 3 octobre 1914.

59. Carnet, 16 septembre.

60. Préface d'Annette BECKER, *op. cit.*, p. 8.

61. Carnet, 4 septembre.



Ill. 10. Page de titre et première page du carnet.

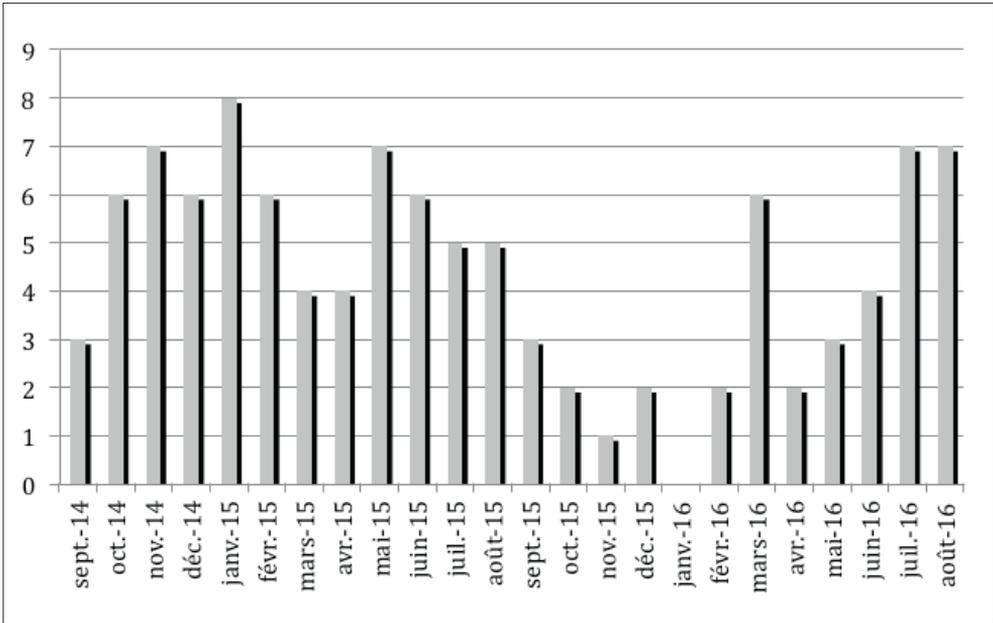
À partir du 26 septembre 1914 et jusqu'au 30 août 1916, Jean-Marie Conseil entretient une correspondance intense⁶² et semble abandonner l'écriture du journal. Pendant les 23 mois de guerre où il a écrit à sa famille, il a été conservé une moyenne de 4,7 lettres écrites par mois, réparties de manière très variables selon les périodes et alternant ainsi entre des mois d'échanges intensifs comme à l'automne 1914, l'hiver 1915 et l'été 1916 avec 6 à 8 lettres écrites par mois, et des périodes moins denses, notamment entre septembre 1915 et février 1916.

Plusieurs personnes sont concernées par cette correspondance, mais on note toutefois que le fonds tel qu'il est rassemblé actuellement contient presque exclusivement des lettres à des membres de la famille⁶³ et que, parmi ces membres, certains n'en reçoivent qu'occasionnellement (1 à sa sœur Anne-Marie, 3 à son frère Jean-François également au front⁶⁴, 2 à la révérende mère du Saint-Esprit de Saint-Brieuc, 3 à ses parents et 5 à son frère Stanislas), alors que sa sœur Athanasie en reçoit 36 aux États-Unis – ce qui montre d'ailleurs que le courrier circulait tout à fait bien jusqu'à l'autre côté de l'Atlantique, en quinze jours environ – et que son frère Joseph en reçoit 52, autrement dit deux lettres par mois en moyenne.

⁶². Le corpus transcrit dans cet ouvrage contient 111 lettres (et deux prières) de la période de guerre de Jean-Marie Conseil, la très grande majorité étant de sa plume.

⁶³. On peut supposer que d'autres lettres de Jean-Marie Conseil à d'autres correspondants existent ailleurs.

⁶⁴. Je n'ai pas connaissance d'une correspondance de Jean-François pendant la guerre et conservée par la famille.

Évolution du nombre de lettres écrites par J.-M. Conseil

Jean-Marie Conseil, qui semble nourrir une relation privilégiée avec son frère Joseph, de 9 ans son aîné, alors prêtre et sous-directeur de Bon-Secours à Brest⁶⁵, sait que les nouvelles qu'il peut apporter en Bretagne à son adresse ont non seulement plus de chances d'arriver que si elles étaient envoyées ailleurs, mais aussi la possibilité de circuler dans la famille. La relation épistolaire intense avec sa sœur s'explique sans doute aussi par une relation privilégiée avec celle-ci de par son exil aux États-Unis, mais également par cette distance qui ne lui permettait pas de recevoir des nouvelles de son frère au front par les autres membres de la famille à l'arrière. Quant à son frère Stanislas, de 3 ans son cadet, avec lequel il avait partagé sa chambre au séminaire de Quimper, il est assez surprenant de constater qu'il n'y a presque pas d'échanges épistolaires entre eux, mais que c'est juste avant sa mort, au mois d'août 1916, que Jean-Marie Conseil lui écrit 3 lettres.

L'importance de l'écriture, il l'évoque régulièrement. Il indique par exemple qu'il porte constamment sur lui « comme tout bon soldat mon bureau d'écrivainleur, quelques feuilles de papier à lettres, des plumes et un petit flacon d'encre. Avec un tel matériel je puis écrire n'importe où et n'importe comment à la mode des tranchées⁶⁶ ». Il compare le gourbi au « foyer des arts libéraux », en fait même un croquis en février 1915, raconte qu'il a pris la pioche d'un soldat pour que

⁶⁵. Voir archives diocésaines de l'Évêché de Quimper et Léon. Je remercie Yann Celton pour ces informations.

⁶⁶. Lettre du 8 février 1915.

celui-ci se libère et puisse écrire à sa famille⁶⁷, relate l'application mise à écrire par tous les soldats :

« C'est touchant de voir les soldats faire leur correspondance. Si la futile fermière de Camfroust sait dire de belles choses simplement dans ses lettres aux hommes du front, ceux-ci doivent lui broder des choses intéressantes dans leur langage sur la paille de leur cantonnement. Après avoir tenu le flingot pendant 48h les mains sont un peu lourdes pour le porte-plume et le crayon. L'application est d'autant plus grande et ressemble fort à celle des moutards ambitieux qui aspirent au premier prix d'écriture. S'il est besoin de passer d'un bout à l'autre du cantonnement il faut enjamber tous les écrivains qui ne broncheraient pas pour une marmite avant d'avoir rempli leur petit chiffon de papier⁶⁸. »

On mesure aussi l'importance pour Jean-Marie Conseil de recevoir du courrier par les piques ironiques qu'il adresse à son frère Joseph dans plusieurs lettres, lui indiquant platement de lui écrire plus souvent de simples cartes⁶⁹, ou usant de l'ironie pour lui adresser le reproche d'une fréquence d'échanges trop faible :

« Il y a de quoi donner à réfléchir sur ce qu'il pourrait y avoir de défectueux dans ton système de relations extérieures. Il est entendu que nous avons remplacé entre nous la façon périmée archaïque de la conversation épistolaire par une télépathie perfectionnée et cela semble donner les meilleurs résultats⁷⁰. »

Il va même parfois plus loin dans ce jeu ironique mêlant humour et amertume :

« Bien cher Job, Disparu, prisonnier, zigouillé?... Qu'est-ce que tu deviens? C'est toujours la même question sur le front : que deviennent les gens de l'arrière!! J'aime à croire qu'il ne s'agit que d'un surcroît d'occupation pour toi et que sans trop tarder tu m'écriras encore une petite carte⁷¹. »

Le ton du journal et le ton épistolaire diffèrent car le premier est écrit pour soi-même alors que le second tient compte des destinataires des lettres. De plus, le ton et les sujets abordés par Jean-Marie Conseil varient selon les destinataires : il n'écrit pas la même chose et de la même manière à son « frangin » Joseph et à sa « sœurlette » Athanasie. À cela s'ajoute le fait que les supports d'écriture pour les différents destinataires ne sont pas les mêmes : Joseph reçoit souvent des lettres de plusieurs pages de format 15 x 10 cm environ, alors qu'Athanasie ne reçoit, aux États-Unis, que des cartes-lettres de tout petit format (5,5 x 7 cm environ) et ne permettant pas un développement aussi important que Jean-Marie l'aurait

67. Lettre du 16 juin 1916.

68. Lettre du 8 février 1915.

69. Lettre du 28 décembre 1915.

70. Lettre du 15 octobre 1915.

71. Lettre du 21 juin 1915.

souhaité et qui le pousse parfois à réduire sa taille d'écriture et à réécrire du texte en diagonale sur le premier texte. Enfin, les 5 millions de lettres quotidiennes⁷² des soldats, pour la première fois alphabétisés en si grand nombre lors d'une guerre, passant potentiellement entre les mains des censeurs, les auteurs de ces lettres anticipent cela en s'autocensurant.

La censure est parfois directement visible et souvent indirectement perceptible. De tout petits poinçons réalisés sur quelques lettres et le classique tampon « Contrôlé par l'autorité militaire » y apparaissent parfois : les enveloppes des lettres n'ayant pas été conservées, seule une observation des cartes-lettres destinées à Athanasie aux États-Unis est réalisable : elles semblent porter le tampon de la censure dans des périodes critiques de préparation de batailles, d'avril à octobre 1915 (Champagne) et de mai à juillet 1916 (Somme). Indirectement, la censure est déductible des quelques mentions de lettres non arrivées à destination dans les premiers mois de la guerre⁷³. Elle nourrit quelque allusion de Jean-Marie Conseil qui précise avec humour qu'

« il est sûr que dans mon billet de réponse à ses piles il n'y avait rien de compromettant pour la défense nationale. Je l'ai consacré tout entier, ne pouvant lui dire autre chose, à la relation d'une escarmouche de nuit entre mon escouade et une patrouille de rats où son bec électrique avait joué le rôle de projecteurs. Ce billet inoffensif devait l'intéresser puisque le bec a été pour quelque chose dans la dérouté définitive des animaux susnommés qui venaient piller d'ordinaire toutes les nuits⁷⁴ ».

Elle est également perceptible par l'envoi de dessins datés et localisés sur feuilles volantes, permettant pas tant d'historiciser la guerre que d'informer la famille à l'arrière. Enfin, autre moyen très efficace pour déjouer la censure : la langue bretonne.

Jean-Marie Conseil, bien que bretonnant et bien que le breton soit la langue de la famille, écrit essentiellement en français à ses correspondants : cette dernière pour lui la langue de l'écrit. Il lui arrive parfois, mais rarement, d'écrire des lettres tout en breton : le corpus n'en contient que deux (9 mars 1915 et 27 juin 1915). Seuls quelques membres militants du mouvement breton ont rédigé des correspondances entièrement en breton, comme Loeiz Herrieu⁷⁵. Ces personnes sont

72. Le service courrier aux armées compte 5 millions de lettres, 320 000 colis et 70 000 journaux par jour (Johanne BERLEMONT, « La vie de poilu dessinée par Xavier Josso », in *Xavier Josso, op. cit.*, p. 142).

73. Par exemple dans le carnet, le 21 août, mention de 12 lettres non arrivées.

74. Lettre du 8 février 1915.

75. Voir l'étude de cette correspondance par Daniel CARRÉ, *Loeiz Herrieu. Un paysan breton dans la grande guerre*, thèse de Breton et Celtique, Rennes, université de Haute Bretagne (Rennes 2), 1999 ; et Daniel CARRÉ, « Courrier de guerre de Loeiz Herrieu à son épouse, Considérations stylistiques et style épistolaire », in Mannaig THOMAS & Nelly BLANCHARD (dir.), *La Bretagne Linguistique*, 19, Brest, CRBC, 2015, p. 329-342. Voir

rare et la très grande majorité des soldats bretonnants ont écrit leur courrier en français⁷⁶. Jean-Marie Conseil utilise en revanche le breton pour de courts passages à l'intérieur de lettres en français : 15 lettres sont dans ce cas. Ces lettres principalement en français ne sont ainsi pas lues par des censeurs bretonnants, mais par des censeurs francophones qui ne comprennent pas le sens de ces quelques lignes, mais ne bloquent pour autant pas les lettres. Et c'est justement dans ces quelques lignes en breton que Jean-Marie Conseil glisse parfois des informations sur sa localisation ou sur celle de son frère Jean-François, comme ici très succinctement :

« *Chench a reomp secteur breama. Ini T. or beuz lakead en etad da resistoud ouz an arme Voched. Mont a reomp da ober ar memez tra da Kennevier*⁷⁷. » / « Nous changeons de secteur maintenant. Nous avons mis celui de T. en état de résister à l'armée des Boches. Nous allons faire de même à Quennevières. »

ou

« *Mes lavared a reont ive e vije diotach lakad anezo da pika er charg var an tiez a zo azirezomp [incert.] pere a zo anved Oll-avel e brezounek ag a gavi var ar garten en er zistrei e gallek*⁷⁸. » / « Mais ils disent que ce serait une idiotie de piquer une charge sur les maisons qui se trouvent devant nous et qui s'appellent "Tout vent" [mot-à-mot] si tu traduis en français. »

C'est aussi dans un passage en breton qu'il ose, une fois, demander à son frère ce qu'il pense de cette guerre et qu'on peut y percevoir un doute sur le sens véritable à lui donner : « *Petra sonjez euz ar brezel drol ma? Que penses-tu de cette drôle de guerre*⁷⁹? »

Dernière grande activité qui a occupé Jean-Marie Conseil pendant ces mois de guerre : l'art. Le dessin, la peinture et la photographie ont été sa manière de

d'autres exemples et d'autres types de documents en breton dans Herve PEAUDECERF, *Ar brezel bras*, Sant-Brieg, TES, 2015. Sur les Bretons dans la guerre, voir aussi Patrick GOURLAY, *C'était la Grande Guerre – Bretagne (1914-1920)*, Morlaix, Skol Vreizh, 2008. Didier GUYVARCH, Yann LAGADEC, *Les Bretons et la Grande Guerre*, Rennes, PUR, 2013. Michaël BOURLET, Yann LAGADEC, Erwan LE GALL (dir.), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, PUR, 2013.

76. C'est le cas de la très grande majorité des soldats dont la langue vernaculaire était une autre langue que le français et qui ont rédigé leurs lettres en français. Voir Stéphanie FONVIELLE, « Entre langue nationale et vernaculaire régionaux : les lettres des Poilus, une écriture (malgré tout) hétérogène? », communication lors du Congrès annuel de la RFS, université Stendhal, Grenoble, 10-12 juin 2015. Jean-Michel GEA, Stéphanie FONVIELLE, Agnès STEUCKARDT, « La rencontre de l'écrit. Correspondances de Poilus peu-lettrés », dans *La Grande Guerre et la langue. Approches croisées*, colloque de juin 2014, à paraître en 2016.

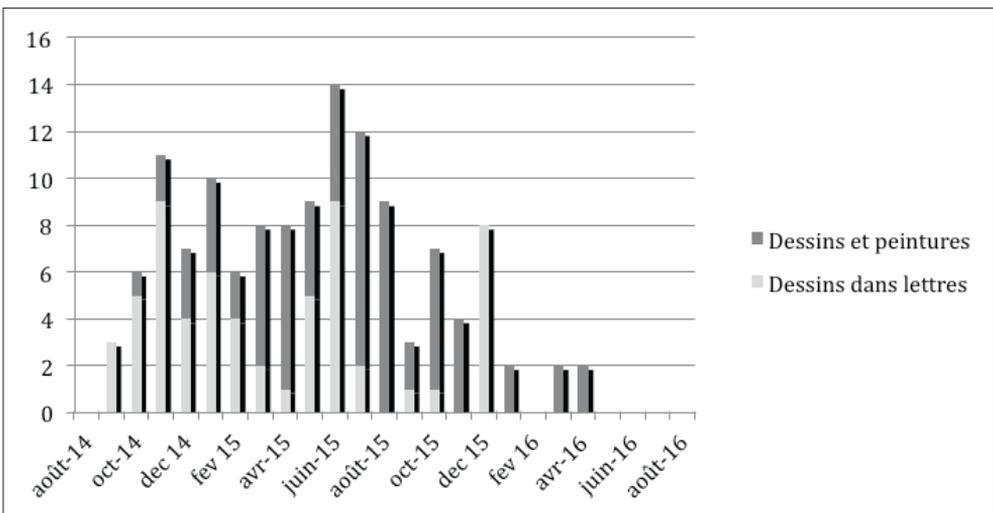
77. Lettre du 15 octobre 1915.

78. Lettre du 3 février 1915.

79. Lettre du 21 février 1915.

rendre la guerre visuellement. Mis à part les photographies⁸⁰, 80 % des productions artistiques de Jean-Marie Conseil sont datées : celles figurant dans les lettres évidemment, mais également de nombreuses autres réalisées dans ses carnets ou sur feuilles volantes. Par contre, seules 31,2 % sont localisées : cette fois-ci, les lettres ne comportant que rarement d'indication de lieu pour des raisons de censure, les dessins qui y sont insérés ne sont pas localisables, mais les productions contenues dans les carnets le sont très souvent. Ceci permet de savoir que Jean-Marie Conseil dessine et peint surtout lorsqu'il est en seconde ligne. Ses autres activités, lorsqu'il est en première ligne, ne lui laissent guère le temps et ne présentent pas les conditions suffisamment satisfaisantes pour peindre ou dessiner. L'arrêt total de sa production lorsque débute la bataille de la Somme est à la fois une manifestation de ces contingences et d'un malentendu entre Jean-Marie Conseil et certaines personnes de l'arrière au sujet du sens à donner à ses productions artistiques. Le graphique ci-dessous montre que 1915 est une grosse année de production, notamment les périodes printanières et estivales. Il montre également l'évolution de la répartition entre les productions dans des lettres et celles qui sont indépendantes, sur la base générale de 37,5 % de dessins dans des lettres pour 62,5 % de dessins/aquarelles sur feuilles volantes ou carnets.

Évolution de la production précisément datée des dessins, peintures et dessins dans lettres



80. Ce n'est pas là le cœur de sa production. Voir un important témoignage de prêtres infirmiers sur [<http://centenaire.org/fr/tresors-darchives/fonds-privs/archives/les-archives-photographiques-de-lexposition-entre-les-lignes>], consulté le 6 janvier 2016.

En amont de cette production artistique se pose la question de la provenance et de l'acheminement du matériel nécessaire à ces arts : appareil photo, pellicules, papier à dessin, plume, encre, peinture, etc. Nous n'avons aucune indication concernant la quarantaine de photographies de petit format et en noir et blanc, mais le fait qu'aucun tampon de validation par la censure n'ait été apposé au dos des photographies laisse penser que l'on a affaire à des photographies illicites⁸¹. La soixante-dizaine de dessins réalisés dans les lettres et quelques cartes-lettres dépendent directement du matériel de correspondance : l'utilisation du papier en recto-verso, l'écriture en surimpression en diagonale sur une page déjà écrite rappelle l'économie de moyens dans la pratique de son art en ces temps et lieux de guerre. Quant à la fourniture de papier et carnets à dessin – trois carnets de dessin, dont l'un de papier Montgolfier, se trouvent dans le fonds des Archives diocésaines de Quimper et de Léon (environ 15 x 20cm ou 20 x 30cm) –, on peut entre autres imaginer l'aide du « Gros Goaziou » que Jean-Marie Conseil évoque en particulier pour la fourniture de gants et autres vêtements⁸². Il s'agit d'Adolphe Le Goaziou⁸³, ancien élève au Kreisker de Saint Pol de Léon (près de Cléder) puis à la Sorbonne, créateur d'une coopérative agricole à Saint Pol, éditeur-libraire à Morlaix, spécialisé pendant la guerre dans les papiers d'emballage pour les colis aux prisonniers, puis à Quimper après la guerre, et personne à laquelle l'image et la lettre mortuaire de Jean-Marie Conseil ont été adressées. Comme le fonds Conseil des archives diocésaines de Quimper et Léon contient le journal manuscrit des premiers mois de guerre, une centaine de dessins et aquarelles de Jean-Marie Conseil et l'image et la lettre mortuaires adressées à Le Goaziou, et comme Jean-Marie Conseil évoque son intermédiaire dans l'acheminement de certains de ses croquis au député Paul Simon⁸⁴, on peut émettre l'hypothèse que les carnets du peintre ont non seulement circulé entre les mains d'Adolphe Le Goaziou, mais qu'ils ont été déposés par ses soins aux archives diocésaines.

Il semble que quelques œuvres de Jean-Marie Conseil aient quitté le front et été vues au moins en Bretagne : il évoque un carnet de croquis qu'il aimerait expédier à son frère Joseph⁸⁵, lui demande par ailleurs s'il a récupéré certains clichés auprès d'un M. Mazé, certains de ses croquis auprès d'un M. Maillard qu'il qualifie de « vieux maître⁸⁶ », ce qui laisse penser que Joseph joue le rôle d'intermédiaire pour montrer les productions du front à une ou plusieurs personnes en Bretagne. Une autre preuve que des dessins et peintures de Jean-Marie Conseil ont été vus

81. D'une manière générale, l'interdiction de prendre des photographies au front n'a été que peu respecté.

82. Lettre du 19 novembre 1914.

83. 1887-1953.

84. Lettre du 14 novembre 1914. Paul Simon (1886-1956), député du Finistère puis conseiller de la République pour le Finistère, directeur politique de l'*Ouest-Éclair*, fondateur du *Démocrate*, hebdomadaire politique des démocrates chrétiens du Finistère.

85. Lettre du 27 avril 1915.

86. Lettre du 15 octobre 1915.

au-delà du front : la représentation du prêtre-soldat christique du *Monument aux prêtres et séminaristes morts pour la France*⁸⁷ de Maurice Denis en 1923.

Quel est le chemin du prêtre-soldat christique de Jean-Marie Conseil dessiné au front jusqu'à la mosaïque d'émail de la cathédrale de Quimper par ce célèbre artiste nabi et religieux⁸⁸ ? En septembre 1920, M^{gr} Duparc, évêque de Quimper et de Léon, émet l'idée de réaliser un monument aux prêtres morts pendant la Grande Guerre. Après des discussions sur l'emplacement et le support de réalisation, le choix est fait de confier la conception du carton d'une mosaïque pour l'intérieur de la cathédrale de Quimper à Maurice Denis et la réalisation de la mosaïque à Charles Wasem. Le monument est inauguré le 11 mars 1924. C'est à M^{gr} Duparc que revient également l'idée du sujet traité dans cette œuvre : il demande explicitement à Maurice Denis de s'inspirer du dessin (et de l'hymne du Commun des Martyrs dont s'inspira Conseil et qu'il peint dans son aquarelle *La station de chemin de croix du passage des Séraphins*) du prêtre-soldat uni à Jésus-Christ réalisés par Jean-Marie Conseil, mort au front quatre ans auparavant⁸⁹. M^{gr} Duparc connaissait donc le dessin du peintre daté du 28 septembre 1915, sur feuille détachée dans le 3^e carnet du fonds déposé aux Archives diocésaines après la mort de Conseil en 1916 (ill. 125). Jean-Marie Abgrall, professeur de dessin et architecte évoqué plus haut, le connaissait également puisqu'il l'utilise tel quel dans un *Projet de monument aux morts de la guerre 14-18 pour Lampaul-Guimiliau*⁹⁰, projet qui ne sera pas réalisé mais dont le croquis figure dans ses archives.



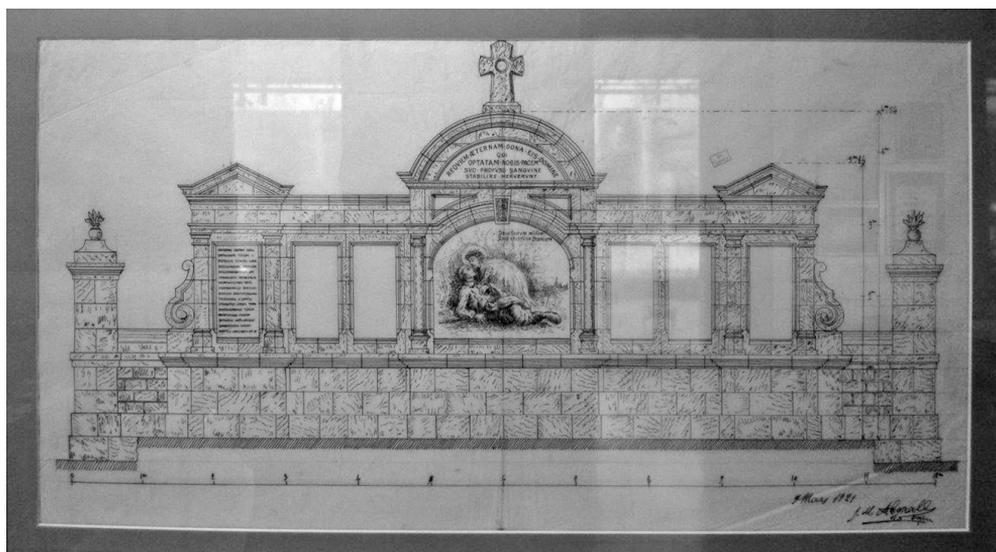
Ill. 11. Mosaïque de Maurice Denis, cathédrale de Quimper.

87. Mosaïque, 372 x 231 cm, troisième travée du bas-côté Sud. Inscription (en bas) : « À la mémoire des 50 prêtres et des 51 séminaristes du Diocèse de Quimper et de Léon morts pour Dieu et pour la France 1914-1918. » Je remercie Fabienne Stahl pour ces informations.

88. Sur la dimension chrétienne de l'œuvre de cet artiste, voir la thèse de Fabienne STAHL, *Les décorations religieuses de Maurice Denis (1870-1943) entre les deux guerres*, Clermont-Ferrand, université Blaise Pascal, 2009.

89. « Monument aux Prêtres et Séminaristes morts pour la France », *La Semaine Religieuse*, 21 mars 1924, p. 205 : évoqué par Fabienne Stahl dans M^{gr} LE VERT (dir.), *Quimper. La grâce d'une cathédrale*, Strasbourg, Nuée Bleue, 2013.

90. Encre sur calque, 1921, (exposition « Jean-Marie Abgrall [1846-1926], promenade d'un prêtre architecte au pays des clochers à jour », 19 septembre-26 décembre 2015, médiathèque des Ursulines, Quimper.



Ill. 12. Projet de monument aux morts de Jean-Marie Abgrall.

Mais l'histoire de cette œuvre connaît un parallèle intéressant qui montre aussi que certaines des œuvres de Jean-Marie Conseil ont circulé pendant la période de guerre. En août 1915, une Fédération Départementale des Œuvres de secours aux prisonniers de guerre avait été constituée dans le Finistère, pour éviter la dissémination des efforts et un champ d'action avait été attribué à chaque arrondissement, dont celui de Morlaix. Il s'agissait de regrouper les subventions du ministère de la Guerre, du conseil général du Finistère, des communes et des dons en argent et en nature de la population finistérienne⁹¹. Au profit de cette œuvre de bienfaisance, Jean-Marie Conseil a produit trois aquarelles pour la vente du 6 avril 1916 qu'il décrit brièvement à son frère Joseph :

« Je lui ai envoyé ne pouvant faire autrement – sans me faire mettre au ban – le travail en question qui consiste en un croquis de l'église de Tracy, croquis poussé qui n'a rien de commun avec celui du cahier que tu tiens, une messe dans une sape de première ligne, et une composition inspirée des deux premiers versets de l'hymne du Commun des Martyrs (que je prends plaisir à graver sur tous les cailloux de Tracy)⁹². »

Cette dernière œuvre mentionnée est en fait l'aquarelle réalisée d'après le dessin du prêtre-soldat christique. Or, cette œuvre allégorique que M^{gr} Duparc retiendra plus tard pour le Monument aux morts de la cathédrale de Quimper et à laquelle

⁹¹. Voir la lettre du 28 novembre 1916 du préfet du Finistère aux maires du département. Je remercie Michel Quéré d'avoir porté cette lettre à ma connaissance.

⁹². Lettre du 29 mars 1916, pour la vente du 6 avril 1916.

Maurice Denis ajoutera force symboles⁹³, avait, dès le printemps 1916, retenu l'attention de M. Maillard. Est-ce lui, le destinataire non nommé dans la lettre des trois aquarelles du peintre? Cela est fort envisageable et il semble que, après la mort de Jean-Marie Conseil, l'aquarelle en question ait donné lieu à quelque conflit sur sa propriété et détention. M. Maillard l'aurait confisquée avant la vente en question (pour laquelle il offrit lui-même trois marines⁹⁴), et, suite à la tempête que cette affaire aurait déchaînée à Morlaix, le curé archiprêtre et ami de Jean-Marie Conseil, H. Kérisit a tenté une négociation pour la récupérer, et pour que Le Goaziou la photographie (la photographie se trouve aujourd'hui dans le fonds privé de Jean-Paul Conseil) avant que l'aquarelle ne retourne dans la famille⁹⁵ (*Peinture I: Soldat christique, cahier couleur*).

Et pourtant, le destin de ces œuvres-là ne doit pas faire penser que l'art au front se pratique et se diffuse comme en temps ordinaire. Jean-Marie Conseil dessine sur les murs de ses gourbis ou des maisons qu'il occupe lors des cantonnements, accroche ses croquis sur les pans de murs, avant de décider de les conserver, peut-être suite à la demande de l'arrière. Le geste artistique se fait parfois plaisir, parfois autobiographique, parfois réponse à une « commande » et est donc conditionné par ces motivations, mais aussi par l'environnement, les circonstances, la pénurie ou l'accès au matériel. Jusqu'en février 1915, il semble avoir beaucoup pratiqué le dessin sur les supports muraux qu'il avait sous la main, comme il le décrit dans une lettre à son frère Joseph en se projetant dans une future visite de ces lieux, en promenade commune, après la guerre :

« D'ici ce jour de fête, si les balles boches m'épargnent j'aurai passablement arrondi mon ballot de croquis. Désormais je les conserve à peu près tous. C'est que j'en ai déjà semé plusieurs sur les pans de murs des vieux itinéraires des batailles passées. [...] Depuis j'ai charbonné pas mal de murs. La chambre du docteur, non loin des tranchées, est entièrement décorée. Plus tard, lorsque nous ferons ensemble le pèlerinage de champs de victoire nous regarderons les débris de murs blanchis. Quel plaisir ce serait de retrouver l'un de ces dessins. »

– Expérience sensorielle et émotionnelle

Pendant 25 mois, Jean-Marie Conseil est un homme au front. Comme l'ensemble de son régiment, il se déplace des premières aux secondes lignes. Comme

⁹³. Symboles eucharistiques, église détruite, cimetière au premier plan, cocardes tricolores, explosions au second plan, etc. On note par ailleurs que la mosaïque présente un soldat aux yeux ouverts et au regard fixe comme sur l'aquarelle de Conseil, alors que le projet initial de Maurice Denis le présentait les yeux fermés (voir F. STAHL, *op. cit.*) comme sur le dessin de Conseil.

⁹⁴. Voir *L'Éclairneur du Finistère*, 25 mars 1916.

⁹⁵. Lettre d'H. Kérisit du 4 novembre 1916 (destinataire inconnu), non reproduite dans cet ouvrage, conservée dans le fonds de Jean-Paul Conseil. Il existe donc trois documents relatifs à cette œuvre : un dessin, une aquarelle et une photographie de cette aquarelle.

l'ensemble des soldats de son régiment à partir de fin septembre 1914 et le passage à la guerre de tranchées⁹⁶, il alterne les cantonnements dans des maisons abandonnées en seconde ligne et la vie « gourbicale⁹⁷ ». Une description de cette dernière se tisse au fil des lettres qu'il rédige : il faut cohabiter avec les rats, mais les comparaisons animales sont également nombreuses pour définir la situation des soldats « terrés », confinés dans des « terriers », dans des « tanières », des « repaires⁹⁸ », comme des « fauves⁹⁹ », des « troglodytes¹⁰⁰ », des amphibies¹⁰¹, à vivre « à l'état sauvage, à quatre pattes, à la Jean-Jacques¹⁰² ». Il s'agit de « se cacher dans le ventre de nos champs¹⁰³ », dans des « trous et des cavernes¹⁰⁴ », d'être « emprisonné entre deux tertres de terre glaise¹⁰⁵ », dans ce « couloir nu tout craquelé de soleil où la consigne m'a placé¹⁰⁶ » par beau temps ou dans cette « marmelade des tranchées¹⁰⁷ » par temps de pluie.

Pourtant Jean-Marie Conseil tente parfois de réhumaniser les tranchées :

« Le long des boyaux qui affirment partout une féroce énergie de travail – car ils vont toujours droit devant passant par-dessus les maisons mutilées plutôt que de dévier à une coudée, le long de ces boyaux des soldats crottés mais très coquets ont multiplié les fragments de glaces et les miroirs. Cuisiniers, grenadiers, pionniers, hommes de corvée, garde montante et descendante, tout le monde se mire ainsi rapidement 30 fois [?] en 2 ou 3 mimiques de la tête, en sorte qu'il est très malaisé de trouver un homme dans le régiment qui ait un poil de travers sur la figure¹⁰⁸. »

Quelques gestes pragmatiques et subversifs à la fois redonnent aussi de l'humanité à ces soldats, comme l'utilisation de la calotte d'acier pour préparer la salade¹⁰⁹. D'autres gestes plus esthétiques comme le fait de fleurir les tranchées de lilas en mai¹¹⁰ y contribuent également.

Cette tension entre animalité et humanité montre que l'un des enjeux les plus importants pour les soldats est de tenir physiquement et moralement dans ces conditions hors du commun. Jean-Marie Conseil exprime cela surtout dans son

96. Passage mentionné dans le carnet le 20 septembre 1914.

97. Lettre du 6 décembre 1915.

98. Lettre du 24 juillet 1915.

99. Lettre du 18 juillet 1915.

100. Lettre du 17 octobre 1914.

101. Lettre du 4 décembre 1914.

102. Lettre du 19 juillet 1916.

103. Lettre du 27 janvier 1915.

104. Lettre du 7 novembre 1914.

105. Lettre du 23 septembre 1915.

106. *Id.*

107. Lettre du 3 février 1915.

108. Lettre du 24 juillet 1915.

109. Lettre du 15 octobre 1915.

110. Lettre du 12 mai 1915.

carnet des premiers mois de guerre et s'abstiendra ensuite beaucoup plus de le faire dans les correspondances avec l'arrière, sans doute par souci de préservation de ses destinataires. Et pourtant, même s'il ramène parfois, par euphémisation, les souffrances endurées à de « petites misères¹¹¹ », il mentionne la faim qui fait grelotter, la faiblesse qui fait se traîner, l'harassement des soldats « brisés par la fatigue et les privations », l'obscurité, la plainte des blessés, le couchage sur des tables branlantes, sur des fagots, des caisses, une poignée de luzerne, de la paille mouillée ou de la paille ayant déjà servi aux chevaux, le froid qui réveille la nuit, qui glace les jambes et rend malade : « J'ai les pieds mouillés et suis transi de froid. Normalement je devrais avoir disparu dix fois par suite de ces froids qui ne pardonnent pas en temps ordinaire. Mais Dieu veille sur nous et pas un ne succombe sans sa permission¹¹². »

Contrairement à ses peintures qui ne l'évoquent presque jamais¹¹³, à l'image de nombreux autres peintres d'ailleurs, le carnet et les lettres de Jean-Marie Conseil témoignent de sa perception des forces extraordinaires qui entourent les soldats et en font des victimes réelles ou potentielles. L'expression dans le carnet est plus directe que dans la correspondance : il évoque ainsi dans son carnet le « carnage », la « tuerie », la « tyrannie brutale », le « grand coup », la « catastrophe », l'« affreuse calamité qui pèse sur nous », l'« atrocité », la « violence du feu » ; il use d'images liées à des conditions atmosphériques extraordinaires comme les éclairs par le « feu d'enfer » ou la « fournaise allemande », la pluie en évoquant les « projectiles [qui] tombent dru », le « champ d'arrosage des Prussiens », le vent par les « rafales de fer¹¹⁴ ». Dans sa correspondance, il se fait plus euphémisant : à côté de quelques termes comme « horreurs », « malheurs », « ouragan de fer », il parle désormais des « noisettes des canons¹¹⁵ », il dit l'impatience des soldats à aller « se brouiller avec les Boches dans le secteur¹¹⁶ », parle de donner le « coup de tampon définitif¹¹⁷ », de laisser les Allemands vider leur stock d'armes en les laissant « épuiser encore une grande quantité de sottise¹¹⁸ ». Et s'il signale encore la « force brutale réfugiée chez les Boches¹¹⁹ », c'est davantage pour insister sur la nature barbare des Allemands que pour insister sur leur force.

Il est difficile de dire, par l'analyse du témoignage de ce sujet Conseil, si cette grande violence a contribué ou non à la brutalisation des sociétés européennes¹²⁰,

111. Carnet, 1^{er} octobre 1914.

112. Carnet, septembre et octobre 1914.

113. Seul le dessin *L'alerte* montre des hommes en train de tirer au cœur d'un combat.

114. Carnet, premiers mois de guerre 1914.

115. Lettre du 17 octobre 1914.

116. Lettre du 19 mars 1915.

117. Lettre du 12 mai 1915.

118. *Id.*

119. Lettre du 7 décembre 1914.

120. Sur cette question, voir George MOSSE, *De la Grande Guerre au totalitarisme*, 1990, Paris, Hachette, 1999.

mais il est remarquable que, face à l'évocation de la violence et de l'atrocité de ce que vivent les soldats, Jean-Marie Conseil signale à quelques reprises l'indifférence qui gagne petit à petit les esprits et les corps qui semblent s'habituer à leurs conditions de vie violentes et dures¹²¹.

De même, on note la relative faiblesse de l'évocation de la mort dans le corpus étudié, autrement dit, le fort décalage entre la présence intensive de la mort dans les mois de guerre de ce brancardier et prêtre, et ce qu'il en exprime. Le carnet des trois premiers mois de guerre contient 34 mentions de « mort » et les 23 mois de correspondance n'en contiennent plus que 28. La peinture non plus ne présente directement aucun mort : celle-ci est présente par des représentations de tombes, du monument aux morts et du prêtre-soldat chrétien, mais les corps des blessés ne sont pas montrés, aucune mutilation n'apparaît. Jean-Marie Conseil ne fait pas le choix de la crudité dans ses dessins, peintures et lettres. De manière assez classique, il peint plus volontiers des maisons ou églises en ruines, détruites par des bombardements, et des arbres déchiquetés, comme transfert de représentation des conséquences des destructions humaines sur du non-humain. Pour sa correspondance, on peut imaginer à nouveau son souci de préserver ses correspondants de l'arrière. Quant à sa peinture, une partie des œuvres étaient destinées à circuler et le même souci de préservation devait l'animer. Mais on peut aussi imaginer qu'elle témoigne du fait que ce qui motive son geste artistique n'est pas de délivrer de message de dénonciation de la guerre.

Parmi les sens les plus en éveil chez Jean-Marie Conseil, la vue du peintre compte beaucoup et ce dès les premiers jours de guerre. Le 5 août 1914, il écrit déjà dans son carnet : « Les soldats sont vraiment beaux. L'espoir et la confiance circulent dans les rangs. Les figures rayonnent sous les képis bleus. » Début septembre, il note que « tout l'horizon s'éclaire des flammes qui jaillissent de nos 75 », que « le long des lignes allemandes des éclairs jalonnent les crêtes » et c'est aussi cette sensibilité au visuel qui lui fait voir des corneilles ou des grands oiseaux à la place des avions¹²². Lorsque le temps est beau, l'envie de peindre lui vient : « Par ce temps délicieux qui plonge les paysages d'hiver dans un calme plein de rêve je prends force croquis en allant et en venant¹²³ » ou encore :

« Il y avait bien six mois que je n'avais déballé ma pauvre boîte de couleurs qui gémissait au fond de mon sac sans espoir de retrouver le soleil de sitôt. Un toit de carmin, des murs en vieil or et un escalier vermoulu [ont] tout décidé ; la clarté du ciel et le silence du lieu aidant nous avons vécu ensemble un délicieux après-midi. Grandeur et servitudes militaires¹²⁴ ! »

121. Carnet, 12 septembre, 24 septembre 1914, 25 mai 1915, 1^{er} décembre 1915.

122. Lettre du 19 juillet 1916.

123. Lettre du 30 janvier 1915.

124. Lettre du 24 août 1916.

Plus surprenant, la fréquence de mentions de sensations auditives dépasse celle de la vue et donne une impression d'atmosphère subie. Contrairement au regard esthétique qu'exerce Jean-Marie Conseil sur son environnement et qui lui permet de choisir ce qu'il ne veut pas voir et ce qu'il veut rendre pictural, l'ouïe paraît moins exercée à la transformation esthétique et débouche sur des réflexions sur la modernité de la guerre en cours. De plus, les ennemis dans les tranchées ne pouvant plus se voir, c'est principalement l'univers sonore qui donne un sens à la guerre que Jean-Marie Conseil qualifie de « combat des cyclopes¹²⁵ ». Les « bruit formidable¹²⁶ », « bruit du canon », « bruit de canonnade [...] ininterrompue », « bruit sec des fusils¹²⁷ », « tintamarre », « fracas des gros obus », s'associent à des comparaisons animales comme le galop des chevaux, le miaulement des balles perdues¹²⁸, le bruit d'ailes de chouettes la nuit¹²⁹, à des comparaisons avec la voix humaine comme les « hurlements des canons », « les projectiles [qui] hurlent au-dessus de nos têtes et crèvent autour de nous avec un bruit formidable », « la canonnade [qui] gronde avec une violence inaccoutumée », ou des comparaisons ironiques avec de la musique : « Les obus font une musique que je ne connaissais guère : un rugissement sinistre qui recommence sans cesse », « Par-dessus nos têtes, les obus chantent et se croisent. La chanson des obus français est facile à distinguer des hurlements des marmites Boches », « Nous nous étions laissé enhardir par la musique interminable des projectiles qui se croisaient au-dessus de nous¹³⁰ », « La musique bienheureuse des canons avait communiqué une ardeur terrible aux poilus¹³¹ », « partout des 150 et des 75 qui sonnent clair comme un carillon de fête¹³² ». Dans cet environnement surchargé de bruits, le silence est anormal ou inquiétant : « Peu à peu tout bruit cesse. C'est le calme terrible des soirs de combat », « tout bruit a cessé. Ce silence m'inquiète et ressemble au calme qui précède l'orage », « Sais-tu ce qui leur faisait lever l'échine : l'arrêt brusque et tout à fait surprenant des 75, au beau milieu d'une pétarade qui faisait leur bonheur¹³³ », « Cette musique qui ne manque de vrai charme que par parce qu'elle est dangereuse, produit son effet habituel : une joie très vive de persister dans l'existence qui s'épanouit en éclats de rire. On rit un moment parce qu'on est préservé. Mais presque aussitôt la question inévitable est posée : la voute tiendra-t-elle ? – Oui oui – Je ne sais pas ! – Si donc¹³⁴ !... »

125. Carnet, 12 septembre 1914.

126. Les citations dont la référence n'est pas indiquée viennent du carnet des trois premiers mois de guerre.

127. Lettre du 27 janvier 1915.

128. Lettre du 30 janvier 1915.

129. Lettre du 29 mars 1916.

130. Lettre [entre le 20 et le 30] septembre 1914.

131. Lettre du 10 juin 1915.

132. Lettre du 19 juillet 1916.

133. Lettre du 3 janvier 1915.

134. Lettre du 24 avril 1916.

Cette ambiance sonore tout à fait nouvelle, à la fois enveloppante et enivrante, effrayante et jubilatoire, est pour Jean-Marie Conseil à la mesure de cette guerre industrielle. Ce sont pour lui les sons de la modernité, de l'industrie et de la technicité :

« La guerre que nous faisons a perdu sa poésie et s'est industrialisée comme toutes choses. L'ennemi est invisible de part et d'autre et c'est à des kilomètres de distance que les ingénieurs et les mécaniciens font marcher leurs formidables machines à coups de manettes et de leviers. Au bout de quelques jours de travail à leurs pièces, les soldats sont tout surpris d'apprendre qu'ils sont prisonniers ou victorieux sur toute la ligne. On a entendu du bruit et c'est tout¹³⁵. »

Cette « guerre ultra-moderne¹³⁶ » avec téléphone¹³⁷, « lourd machinisme teuton¹³⁸ » et autres « engins d'enfer¹³⁹ » fait de la bataille une « usine¹⁴⁰ », une « vaste machine de combat¹⁴¹ » où « aux heures marquées toute l'usine sue et souffle¹⁴² ». Jean-Marie Conseil regrette la guerre archaïque : « Mais la guerre prend une tournure beaucoup plus banale : les fusils et le canon n'ont plus qu'un rôle secondaire et la question revient à savoir qui crèvera le dernier derrière son réseau de fils de fer et ses mitrailleuses. Celui-là sera vainqueur¹⁴³. »

L'étude de la correspondance de Jean-Marie Conseil permet d'approcher l'expérience émotionnelle qu'a constituée la guerre pour lui. Les souffrances physiques ont été évoquées plus haut, mais ce qui ressort de la correspondance est surtout la souffrance morale causée par une profonde désespérance. Comme nombre de sentiments intimes de Jean-Marie Conseil, elle est surtout dévoilée dans le carnet et plus ponctuellement dans la correspondance. Elle apparaît dans l'angoisse de devoir vivre des événements toujours plus difficiles et de penser ne pas en avoir le courage : « Quelle scène douloureuse que cette inhumation de compagnons d'armes ! Il me semble que je n'ai plus rien à voir de ce que la guerre peut présenter de plus poignant¹⁴⁴ », « Chaque soir de bataille, lorsque je fais le bilan de ma journée, je me laisse persuader que je n'ai plus rien à apprendre de ce que la guerre a de triste et de terrifiant. Mais c'est le contraire qui se produit car chaque jour a son énigme qui se révèle pleine d'horreur¹⁴⁵. » Il parle de ce qu'il y a « de

135. Carnet, 12 septembre 1914.

136. Lettre du 25 janvier 1915.

137. Carnet, 25 septembre 1914.

138. Lettre du 19 mars 1916.

139. Carnet, 18 septembre 1914.

140. Lettre du 16 juillet 1916.

141. Lettre du 19 juillet 1916.

142. *Id.*

143. Lettre du 14 janvier 1915.

144. Carnet, 19 septembre 1914.

145. Carnet, 23 septembre.

trop fixe dans nos idées¹⁴⁶ », de la manière d'aider « à tenir le moral très ferme et à recevoir les nouvelles les plus énigmatiques, voire même les marmites avec une certaine aménité; la pénitence est dure¹⁴⁷ ». Il utilise souvent le terme de « tristesse », d'« immense tristesse » qui envahit son âme, évoque aussi le déchirement du cœur¹⁴⁸. Il soupire dès le 16 septembre 1914 : « Pourtant, à quand la fin mon Dieu ! » et soulève cette question angoissante quelques jours après : « Maintenant qu'allons-nous devenir¹⁴⁹ ? » Les soldats maudissent la guerre¹⁵⁰, Jean-Marie Conseil s'exclame : « Ah mon cher vieux frère. Quelle misère¹⁵¹ ! », ou encore « Quant à la somme de joie que nous emmènerons, je doute fort qu'elle puisse compenser de longtemps la tristesse qui nous aura précédés : Quelle chose malheureuse que cette boutique de guerre¹⁵². »

Outre la désespérance, c'est l'ennui qu'évoque souvent Jean-Marie Conseil. Deux éléments s'associent pour nourrir cet ennui : les longues périodes d'attente en seconde ligne et l'expérience qu'il fait de s'ennuyer quand il n'est pas au combat. Ce besoin d'être « au feu », comme on le retrouve dans d'autres témoignages de soldats¹⁵³, apparaît très tôt chez Conseil qui le note dès le 15 septembre 1914 dans son carnet : « En fait elle [ma confiance] est entière et maintenant j'ai fait une expérience qui est très curieuse mais que j'ai vécue. Je ne suis inquiet que lorsque j'entends la canonnade à distance. Quand je suis à l'écart moi-même et que mes camarades sont sous le feu, je m'ennuie à mourir. » Paresse, longueur d'éternité des heures qui s'écoulent, l'ennui nourrissent aussi la tristesse.

Quant à la peur, elle est mentionnée tantôt pour dire sa présence et tantôt pour dire son insignifiance. En septembre 1914, il sent parfois la mort très proche¹⁵⁴ mais indique que les soldats ont moins peur de la mort, « du moins on s'y résigne¹⁵⁵ ». Puis il réitère dans sa correspondance son insensibilité à la peur que pourrait provoquer la mort : « Leurs boulets peuvent me tuer, ils ont fini de

146. Lettre du 23 septembre 1915.

147. Lettre du 7 mai 1915.

148. Carnet, 23 septembre.

149. Carnet, 20 septembre 1914.

150. Carnet, 5 septembre 1914.

151. Lettre [début décembre 1915].

152. Lettre du 16 décembre 1914.

153. Voir par exemple Lucien Laby dans *Les carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées, 28 juillet 1814-14 juillet 1919*, avant-propos par Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, Paris, Bayard, 2001, p. 80 : « Incendie – nous y allons. C'est idiot, mais chaque fois qu'il y a quelque chose, on éprouve le besoin d'y aller. » Voir aussi un commentaire sur Louis Maufrais dans *Louis Maufrais. J'étais médecin dans les tranchées. Août 1914-juillet 1919*, présenté par Martine VEILLET, préface par Marc FERRO, Paris, Robert Laffont, 2008, p. 21 : « Il est désormais confronté à un étrange paradoxe : hanté par la terrible période, il garde une certaine nostalgie de "cette vie intense faite de dangers, de détentes, d'imprévus, de contrastes extraordinaires". »

154. Carnet, 15 septembre 1914.

155. Carnet, 13 septembre 1914.

me faire peur¹⁵⁶ », « Plus la guerre se prolonge moins j'ai peur de la mort¹⁵⁷ », etc. Ce n'est qu'à l'été 1916, avant la bataille de la Somme, que la question de sa mort devient prégnante, mais en rejetant le sentiment de peur qu'elle pourrait provoquer : « Le régiment est à l'honneur. Il bondit le premier des tranchées. Je suivrai immédiatement la première vague avec mes brancardiers. J'ai donc quelque chance de rester sur le terrain ou de partir peut-être avec les Boches, ce qui m'ennuierait le plus. Mais le sort qui m'attend ne m'inquiète pas¹⁵⁸. » Toutefois, si dans sa correspondance, Jean-Marie Conseil tente de résister à cette angoisse, sa prière du 30 juin 1916 et celle qu'il écrit quelques jours avant sa mort donnent accès à une expression plus intime qui témoigne d'un sentiment mêlé de peur et de résignation.

Il est difficile de dire dans quelle mesure Jean-Marie Conseil a fait preuve d'occultation concernant son vécu au front et quels filtres il a utilisé pour le transcrire dans ses productions écrites ou graphiques. Il est vrai qu'il ne décrit pas dans le détail les horreurs qu'il a pu voir, et qu'on ne doute pas aujourd'hui qu'il ait vues. Il est vrai qu'il ne donne aucun signe de défaillance majeure, qu'il n'évoque aucun moment d'égarement et, même s'il n'occulte pas sa désespérance, son ennui, la peur qu'il tente de défier, il présente toujours une figure solide et des autoportraits dignes. Doit-on y voir le résultat d'un cadrage de la censure ? Et/ou celui d'une autocensure cherchant à la fois à ne pas défier la censure et à préserver les destinataires de ses courriers ? Il écrit en effet à plusieurs reprises qu'il racontera plus tard ce qu'il voit et l'on y sent la contrainte de la censure : « je te dirai plus tard ce dont je suis témoin, à chaque heure que Dieu fait. Pour le moment je dois me contenter de te faire savoir que nous donnons de la besogne aux Boches¹⁵⁹ », ou encore « plus tard les histoires¹⁶⁰ ». Il sait aussi que l'affection peut triquer la vérité¹⁶¹ et persiste ainsi, par protection des siens, à faire savoir qu'il est « aussi gaillard qu'au premier jour¹⁶² », qu'il réussit « à merveille à [s]e tenir sur pied¹⁶³ », qu'il est « plus dispos que jamais¹⁶⁴ ».

Il exprime aussi la difficulté de rendre par les mots ce qu'il voit : « Par la nuit, la pluie et des chemins sans nom nous avons ramené de la ligne de feu à l'ambulance un lieutenant de génie blessé d'un éclat d'obus. Je ne pourrai te dire ce que c'est qu'un pareil travail¹⁶⁵ » ou « Je renonce à te parler du tumulte que nos canons ont

156. Lettre 26 septembre 1914.

157. Lettre du 14 janvier 1915. Voir aussi 18 avril 1915, 27 mai 1915.

158. Lettre du 26 juin 1916.

159. Lettre du 16 septembre 1914.

160. Lettre du 3 octobre 1914.

161. Voir lettre [entre 18 et 30] octobre 1914.

162. Lettre du 3 octobre 1914.

163. *Id.*

164. Lettre du 29 octobre 1914.

165. Lettre du 14 janvier 1915.

déchaîné dans le secteur. Cela n'a pas de nom dans le passé¹⁶⁶. » Et les croquis ne viennent parfois pas y suppléer : « Ce que tu ne sauras jamais et que mes croquis sont impuissants à te faire voir c'est l'état des soldats au sortir de 48 h de faction dans les terriers¹⁶⁷. » Relatant la réalisation d'un croquis d'un blessé à Autrèches, il précise à nouveau combien il est difficile de rendre ses émotions en aquarelle :

« Je me suis senti tellement au-dessous de la vision que j'en ai conservé qu'il s'en est fallu de peu que j'en aie fait un chiffon. Moi-même je n'aurais perdu qu'une image par trop diminuée de celle qui me reste de cette longue rencontre. Ce malheureux avait les pieds brisés et se voyant abandonné au cours d'un mouvement de repli des nôtres avait tenté de se traîner à leur suite par une pluie torrentielle, le long de la lisière mouvante d'un bois, il laissait derrière lui un sillage de bave qui donnait de l'épouvante. Quant à vouloir rendre son expression d'extase de nous voir arriver, ni moi ni personne ne le fera jamais¹⁶⁸. »

De plus, la priorité qu'il donne aux mentions de ses ressentis de joie – et de joie intense – peut donner au lecteur une impression de filtrage de la réalité, et ce d'autant plus qu'elles apparaissent autant dans le carnet – plus intime – que dans les lettres, ce qui témoigne de la sincérité de ces ressentis. Pour autant, s'agit-il d'un filtrage ou vivre ses joies pour échapper à la désespérance et à la souffrance ne fait-il pas bel et bien partie de la réalité émotionnelle de Jean-Marie Conseil ?

D'où lui viennent ces joies ? Les manières de diminuer les souffrances égrenées au fil des lettres par Jean-Marie Conseil sont peu nombreuses : la prière, le souvenir des siens, l'écriture et la peinture. La foi est pour lui une véritable protection, une couverture enveloppante¹⁶⁹, un refuge :

« Dieu est le seul, l'unique et doux refuge dans les heures cruelles qu'il nous faut vivre. Mais comment serions-nous tentés de nous plaindre en face des contradictions que nous devons regarder en face avec le reste des hommes, quand Il nous donne à nous de pouvoir nous réfugier dans son amour et sa toute puissante éternité, alors qu'en dehors de Lui c'est plus que jamais l'angoisse sans limite¹⁷⁰. »

À chaque fois qu'on sent chez lui un fléchissement dans son carnet, il se reprend et consolide son moral par une foi adossée à une piété eucharistique et une dévotion mariale : « Chaque fois que la question angoissante se pose dans mon esprit, chaque fois aussi mon âme s'abandonne plus complètement à la confiance. Je ne me suis jamais mieux senti entre les mains de Dieu qu'au milieu

¹⁶⁶. Lettre du 7 juin 1915.

¹⁶⁷. Lettre [entre le 20 et le 30] septembre 1914.

¹⁶⁸. Lettre du 7 mars 1916.

¹⁶⁹. Lettre du 30 août 1916.

¹⁷⁰. Lettre du 28 juillet 1916.

de ces horreurs quotidiennes¹⁷¹. » Il demande très souvent le soutien de la Sainte Vierge, se réjouit de trouver un crucifix, prend plaisir à dire la messe : « Ce matin j'ai encore eu le bonheur d'offrir le Saint Sacrifice de la messe ; c'est la récompense de notre promenade nocturne et du froid que nous avons souffert. C'est un rayon de joie intime qui sera la lumière de mon âme le reste de la journée¹⁷². »

C'est la foi qui est le moteur d'une transformation dans sa perception de la réalité, qui lui fait ressentir du bonheur à la place du malheur, voir la vie à la place de la mort : « Pour nous, souffrir devient désormais un bonheur¹⁷³ », ou

« Non ! Non ! Ils ne sont pas morts les camarades qui dorment là dans le sol béni. Alors même qu'ils semblent morts, ils sont maintenant pleins de vie. La vie n'a point été perdue pour eux, elle a été changée dans une autre mille fois plus belle, plus abondante, plus forte. La vie ne leur a pas été enlevée mais changée en une autre meilleure¹⁷⁴. »

La dimension exceptionnellement difficile de la guerre a ainsi grandi ses joies de croyant : « Il m'a fallu venir sur les champs de bataille pour en goûter les joies et les consolations¹⁷⁵. » Il est désormais capable de ressentir un bonheur profond au simple fait d'avoir passé une nuit calme :

« Nuit calme que celle-là et celles qui lui ressemblent, nuit bénie dont il faudrait chanter le bonheur ! Car il en est d'autres tout près que nous avons vécues, qu'il faudra revivre, sinon y mourir, qui sont des nuits d'éboulement. Une joie de Paradis. Voilà la puissance des contrastes, mon pauvre Job. Eh bien oui ! Elle est forte à ce point le long de nos tranchées et il lui suffit de peu de choses pour nous forger des béatitudes¹⁷⁶. »

L'intensité du bonheur est à la mesure de celle du malheur : il parle ainsi de « bonheur concentré » au fond de son gourbi¹⁷⁷ et évoque « trois jours de combat qui nous ont procuré jusqu'à l'ivresse tout ce que la guerre avait de joie élevée, de misère physique, de force d'âme en face de la mort¹⁷⁸ ».

Le souvenir des siens est fort important pour Jean-Marie Conseil : « Le souvenir c'est toute ma vie à l'heure actuelle¹⁷⁹. » Et la seule permission qu'il ait obtenue au début septembre 1915, après la création des permissions en juillet 1915, lui a été d'une grande aide morale. Il écrit ainsi :

171. Carnet, 20 septembre 1914.

172. Carnet, 22 septembre.

173. Carnet, 16 septembre 1914.

174. Carnet, 19 septembre 1914.

175. *Id.*

176. Lettre [début décembre 1915].

177. Lettre du 3 juillet 1915.

178. Lettre du 16 juillet 1916.

179. Lettre du 13 novembre 1914.

« Ma permission s'achève mais avant de m'en aller revivons ensemble les jours délicieux qui viennent de filer dans le domaine des bons souvenirs ! J'en ai meublé ma mémoire pour une seconde année de campagne et plus si cela doit durer encore si longtemps. Quelles que soient les fatigues, les dangers qui m'attendent ce sera désormais peu de chose, moins qu'auparavant. Au cours des heures déprimantes de l'inaction, au lieu de rester cloué sur terre, la terre froide triste inhospitalière remplie de malheur je me réfugierai spontanément dans le jardin préféré de mes rêves que ma petite permission aura renouvelé et agrémenté¹⁸⁰. »

Quant à l'écriture, le dessin et la peinture, ils sont à la fois un espace de solitude (de la pensée) et de partage (de la parole). Ils permettent des moments de retrait où Jean-Marie Conseil peut vivre autre chose que le présent, où il peut à nouveau sentir le temps, où le passé et le futur sont possibles, et où il peut se procurer plaisir, poésie et délice¹⁸¹. Quand il peint, il ne peint ainsi pas la guerre et les ennemis.

Enfin, l'autre stratégie qu'il met au point pour parvenir à créer la distance suffisante pour endurer les épreuves qu'il traverse et qui donne une couleur toute particulière à la plume de Jean-Marie Conseil est l'humour. Il était déjà adepte de ce ton dans ses correspondances d'avant la guerre, mais l'expérience de la guerre va lui donner l'occasion d'accentuer cet art du sarcasme, notamment au sein de la relation qu'il entretient avec son frère Joseph. Il ne s'agit donc pas d'un ton employé dans une position publique, dans le but de délivrer un message politique sur la guerre – ce qui pourrait alors paraître parfois osé, voire indécent – mais d'un ton de connivence fraternelle qui, d'une part, réactualise leur relation privilégiée d'avant la guerre, lui permet de sentir que le temps ne s'est pas arrêté, et d'autre part, d'user de ce mécanisme de défense contre la désespérance. Il semble en effet qu'il multiplie les traits d'esprit pour ne pas pleurer, comme il le formule explicitement : « Ces réveils de nos canons feraient se mourir de rire si ce n'était trop triste¹⁸². »

Cet humour ne nourrit pas tant le rire que la pointe, l'autodérision, parfois l'ironie et l'humour noir et surtout un mélange de burlesque, de grotesque et de tons disparates, pour mieux souligner l'absurde de sa situation – tout comme celle de tout soldat – dans la guerre. Il se laisse ainsi aller à des jeux de mots sur l'image du poilu (« En attendant on se raconte de vieilles histoires au fond de la tranchée. Le plus souvent c'est poilant¹⁸³ ») ou relaie quelques jeux de mots de soldats qui baptisent leurs gourbis « Kerboche » et « Toulouse¹⁸⁴ », le premier

180. Lettre du 13 septembre 1915.

181. Voir par exemple carnet, 27 septembre 1914.

182. Lettre du 3 janvier 1915.

183. Lettre du 17 octobre 1914.

184. Lettre du 1^{er} novembre 1914.

terme jouant sur la grande fréquence du terme « ker » pour désigner un hameau dans la toponymie bas-bretonne et le deuxième terme correspondant à un jeu de mots connu en breton, basé sur une homophonie et une périphrase à partir de « toull » = trou et « lous » = sale. Dans un geste d'autodérision, il se qualifie par exemple de « païen » car la fatigue l'a empêché de prier Dieu¹⁸⁵, ou se distingue du comportement des Anglais car « on n'est pas des Anglais pour avoir à la guerre sa valise de sportsman¹⁸⁶ ». Il décrit également ses habitudes dans les tranchées, comme le moment de dormir : « C'est expéditif : une prière et tel qu'on se trouve on s'allonge en esquissant deux tours dans sa couverture. Le matin après un bon somme on tourne deux fois en sens inverse et nous voilà en tenue¹⁸⁷. » Il réitère à son frère exempté de service militaire quelques pointes envers les embusqués¹⁸⁸. Il ne craint pas l'humour noir et, pour mieux rendre légères les très difficiles conditions de sa vie de soldat, il ose ainsi anticiper sur son retour à Morlaix : « Au retour à St-Mathieu je balancerai mon lit et je mettrai deux bottes à la place!!! Puis je ferai une petite tranchée au fond du jardin¹⁸⁹! », ou va jusqu'à renvoyer les tranchées à l'archéologie, voire à l'art : « Les tranchées après avoir été de boue sont maintenant de terre cuite. Quand viendra l'heure de les livrer aux antiquaires¹⁹⁰? »

C'est l'absurdité des situations de guerre qui est le plus souvent exprimée par la distance humoristique : « te priver du plaisir de patauger dans un boyau, de franchir le parapet et les fils de fer pour aller à quatre pattes prendre la garde à plat ventre dans la mare à 50 mètres des Boches, de revenir de la même façon au terrier un couteau entre les dents pour ressembler au Renard subtil ou à la Longue Carabine de Fenimore¹⁹¹! » ou « Nous persistons avec un doux entêtement à vouloir naviguer dans la vase des chemins creux, des marais, des boyaux des tranchées, à veiller la nuit, à dormir très mal ou pas du tout le jour¹⁹² ». Il s'emploie très fréquemment à faire cohabiter des images, des tons ou des termes contrastants, disparates, opposés comme dans l'expression « Qu'on vienne dire que les poilus ne souffrent pas parce qu'ils ont bonne mine! On souffre joyeusement et voilà tout. – Je t'écris de l'Enfer. Ne t'effraie pas¹⁹³ », dans « C'est charmant de voir la délicatesse avec laquelle ils manipulent leurs obus et les manettes des pièces. Ils font cependant un travail de destruction atroce¹⁹⁴... », ou plus légèrement dans « Mon

185. Carnet, 28-29 septembre.

186. Lettre du 6 décembre 1915.

187. Lettre du 24 avril 1915.

188. Par exemple : « chers combattants » comme on nous appelle dans le style de l'arrière » (lettre du 25 janvier 1915) ou « Il va réchauffer un embusqué qui ne comprend rien à la « gloire » des peaux de mouton » (lettre du [début décembre 1915]).

189. Lettre du 24 avril 1915.

190. Lettre du 3 juin 1915.

191. Lettre du 14 janvier 1915.

192. Lettre du 25 janvier 1915.

193. Lettre du 10 février 1916.

194. Carnet, 25 septembre.

gourbi qui est du pittoresque le modèle achevé¹⁹⁵ ! » ou encore « Moi-même en pleine fournaise j'ai laissé toute la responsabilité de ma peau au bon Dieu¹⁹⁶ ». La confection d'images grotesques et d'images burlesques lui sert également à marquer cette distance à la guerre : « Par un heureux hasard, nous rencontrons sur un talus une bonne tranche de bœuf que nous faisons cuire. Tôt après, nous retrouvons nos jarrets¹⁹⁷ », « Je suis habillé tout comme si je devais poursuivre les Boches jusqu'au Pôle¹⁹⁸ » ou « Ces obus-là sont tellement boches qu'ils dévieraient plutôt que de rater un autel portatif¹⁹⁹ ». Certains passages cumulent d'ailleurs les différentes techniques et rebondissent sur l'animalité des soldats des tranchées, la comparaison des tirs d'armes à de la musique, des jeux de mots et offrent des images grotesques qui témoignent de la recherche de Jean-Marie Conseil à dire que les situations que vivent les soldats sont hors de l'entendement :

« Ils [les Boches] sont dans leurs trous et nous dans nos terriers pendant que les artilleurs s'échangent des prunes "Kolossales" qui nous passent par-dessus la tête avec cette musique très peu harmonieuse que le puits de Feunten-Veur faisait du temps de ma jeunesse chaque fois que les gens de céans tiraient sur la chevillette pour faire choir le seau jusqu'au fond. Tu vas me dire que le bout du canon nous donne des réminiscences bizarres ; c'est pourtant vrai et je n'y puis rien²⁰⁰ ! »

Pour autant, Jean-Marie Conseil dit-il que ces situations absurdes ne devraient pas exister ? Dénonce-t-il la guerre ? Les documents écrits et iconographiques dont il est l'auteur montrent qu'il n'a pas cessé de trouver un sens à la guerre. Comment allie-t-il donc un témoignage sur un vécu de guerre qui dépasse l'entendement et sur un maintien d'un sens à cette guerre ? Jean-Marie Conseil a fait l'expérience d'un temps et d'un espace qui ont modifié sa pensée et le sens de ses actes, mais il n'a pas laissé la guerre menacer son univers mental, et cette expérience a finalement renforcé certains aspects de sa pensée, notamment sa vocation d'homme d'Église.

– Un sens à la guerre

Rares sont les passages des écrits de Jean-Marie Conseil où pointe le doute sur le sens véritable de la guerre. Dans son carnet, le 23 septembre, il emploie tout de même les termes de stérilité, d'obscurité, de honte et de désolation :

« Là, nos troupes marchent bravement à cette tuerie stérile du moins en apparence et d'autant plus démoralisante que nos soldats ont à soutenir le feu d'un ennemi qui ne se montre jamais. Les camarades tombent ainsi les uns après

¹⁹⁵. Lettre du 23 septembre 1915.

¹⁹⁶. Lettre du 16 juillet 1916.

¹⁹⁷. Carnet, 22 septembre.

¹⁹⁸. Lettre 7 novembre 1914.

¹⁹⁹. Lettre du 24 avril 1916.

²⁰⁰. Lettre [entre le 18 et le 30] octobre 1914.

les autres, obscurément [...] Quelle honte pour les hommes que cette guerre qui nous désole²⁰¹ ! »

Un mois plus tard, dans une lettre à sa sœur Athanasie, il renouvelle l'expression de doutes : « Quel malheur tout de même que cette guerre : passer son temps à se mitrailler quand il y aurait tant de bien à faire autour de soi. Et pourquoi ? Ceux qui se battent se le demandent²⁰². » Toutefois, seuls ces deux passages révèlent explicitement des doutes chez lui, alors que l'ensemble de ses écrits témoignent sans cesse du sens qu'il donne à la guerre : l'expiation, la « grande expiation²⁰³ ». Chez Jean-Marie Conseil, deux composantes du péché se combinent et donnent à la guerre le sens d'une réparation effectuée devant Dieu et voulue par Dieu : d'une part, la lutte de la civilisation française contre la barbarie allemande dans un sens religieux de la France comme fille aînée de l'Église²⁰⁴ (et non républicain de la France comme patrie des Droits de l'Homme) et, d'autre part, la réparation des crimes de la déchristianisation et de la Séparation des Églises et de l'État. Grâce à la guerre, Jean-Marie Conseil pense que la France retrouvera un équilibre perdu, rééquilibrera la « balance²⁰⁵ » et que, si la guerre est si terrible, c'est qu'elle est à la hauteur de la gravité du péché des Français : « Oui c'est l'heure de Dieu ! Et les nations coupables vont subir son jugement dans le fer et le feu²⁰⁶. »

C'est principalement dans les lettres adressées à sa sœur Athanasie qu'il évoque les réparations à mener pour ne plus faire qu'un avec Dieu : expier ses propres péchés et ceux de « notre douce France²⁰⁷ », expier « nos blasphèmes et nos impiétés²⁰⁸ », rembourser la dette²⁰⁹, fournir la rançon²¹⁰, racheter un bon morceau du passé²¹¹, payer sou à sou « notre contribution pour le rachat de notre chère France²¹² », car « c'est dans le paiement que la meilleure France va donner la mesure de sa richesse chrétienne²¹³ ». La France en guerre est donc une « France pénitente²¹⁴ » et il s'agit de faire revenir sa sœur dans une France hospitalière, heureuse et tranquille²¹⁵, une France chrétienne²¹⁶ qui aime le Christ²¹⁷, puri-

201. Carnet, 23 septembre.

202. Lettre du 29 octobre 1914.

203. Lettre du 17 novembre 1914.

204. Carnet, 6 septembre 1914.

205. Carnet, 25 septembre 1914.

206. Carnet, 1^{er} août 1914.

207. *Id.*

208. Carnet 24 septembre 1914.

209. Carnet, 24 septembre 1914, par exemple.

210. Carnet, 25 septembre 1914.

211. Lettre du 6 juillet 1915.

212. Carnet, 23 septembre 1914.

213. Lettre du 4 juillet 1915.

214. Carnet, 3 septembre 1914.

215. Lettre du 3 octobre 1914, 6 juillet 1915.

216. Carnet, 4 septembre 1914.

217. Lettre du 3 octobre 1914.

fiée²¹⁸, renaissante²¹⁹, « une France embellie de sa douleur présente laquelle est un germe plein de promesse pour l'avenir²²⁰ ». Il est en cela à l'image de Ian Penhors, héros chouan du roman historique *Emgann Kergidu* de Lan Inisan, originaire du même « pays » que Jean-Marie Conseil²²¹. Cette renaissance donnera ou redonnera d'ailleurs à la France la mission de christianiser de nouveaux pays. Il s'agit donc bien pour Jean-Marie Conseil d'un geste qui concerne le sauvetage de l'humanité tout entière, « le renouvellement de la façade du monde²²² », grâce à la France, « à nouveau peuple choisi, défenseur de la croix dans tout l'Orient, civilisateur de l'Afrique²²³ ».

Puisque dure la guerre, c'est que Dieu a estimé que les hommes n'avaient pas assez souffert. Car c'est la Providence qui gouverne l'histoire et il serait blasphématoire de la contredire dans ses projets. La guerre est ainsi mise en scène par Dieu, force supérieure dominant les hommes²²⁴ : « Tout ceci relève de Dieu, non des Boches²²⁵ », « Les événements que nous subissons relèvent de Dieu. Ce ne sont pas les armées qui l'emporteront, c'est Dieu qui sera vainqueur²²⁶ », « Dieu veille sur nous et pas un ne succombe sans sa permission²²⁷ » et, s'il meurt « ce ne sont pas les balles allemandes qui m'ôteront la vie ; elle est entre les mains de leur maître²²⁸ ». Sa mort sera ainsi choisie par Dieu et n'est au bout du compte qu'un « corollaire naturel²²⁹ ».

C'est donc un idéal qui est poursuivi par cette expiation et transforme la manière dont le prêtre-brancardier considère ses souffrances : « Il fait bon souffrir pour un tel idéal²³⁰ » écrit-il à Athanasie après six mois de guerre, « il fait si bon mourir maintenant puisqu'il s'agit d'expier pour toi et la douce France²³¹ », lui dit-il encore au bout de neuf mois de guerre, et d'évoquer « la mort très belle qui frappe le long des tranchées » après onze mois de conflit. Son univers mental autour de la défense patriotique à des fins religieuses, de « cause sainte²³² », dans

218. Carnet, 7 août 1914.

219. Carnet, 25 septembre 1914.

220. Lettre du 8 mars 1916.

221. Lan INISAN, Yves LE BERRE (présentation, traduction), *Emgann Kergidu / La bataille de Kerguidu*, [1877-78], Brest, CRBC, coll. « Bilingue Tal-ha-Tal », 2015. Lan Inisan était un prêtre originaire de Plounévez-Lochrist et fait naître son héros dans cette même commune, distante de 13 km de Cléder où est né Jean-Marie Conseil.

222. Carnet, 3 octobre 1914.

223. Carnet, 3 août 1914.

224. Carnet, 1^{er} août 1914.

225. Lettre du 8 mars 1916.

226. Carnet, 24 septembre 1914.

227. Carnet, 22 septembre 1914.

228. Carnet, 26 septembre 1914.

229. Lettre du 26 juin 1916.

230. Lettre du 27 janvier 1915.

231. Lettre du 24 avril 1915.

232. Lettre du 26 mars 1916.

un esprit de croisade, ne le quittera pas et c'est d'ailleurs cela qui sera résumé au dos de son image funéraire : « *Pro deo, pro patria.* »

C'est que tout soldat est un Christ²³³, un martyr, et que toute mort dans cette guerre est une belle mort, une mort héroïque, un sacrifice. La mystique du sacrifice est omniprésente sous la plume de Jean-Marie Conseil. L'imitation de Jésus-Christ et la valeur hautement morale attribuée au sacrifice épousent les contours de l'école doloriste du catholicisme qui s'exprime dans de nombreux récits des premiers mois de la guerre²³⁴. Il s'agit souvent de son propre sacrifice (« Mes souffrances seront bonnes²³⁵ », « J'aurais été si heureux d'aller au ciel le mardi 8 septembre, jour de la fête de la Sainte Vierge partout²³⁶ »), mais aussi de celui des autres soldats : « Il ne leur reste plus qu'à s'immoler jusqu'au dernier homme s'il le faut pour arrêter l'invasion germanique²³⁷ » ou « Bien de bons et beaux jeunes gens sont tombés là-bas [en Artois et en Champagne] mais dis-toi que c'est dans un acte d'ardente charité pour Dieu et pour la France²³⁸ ».

Jean-Marie Conseil reçoit la distinction de caporal brancardier dès octobre 1914 : « Comme tu le vois la carrière des honneurs militaires est ouverte²³⁹ », écrit-il non sans fierté à sa sœur Anne-Marie. En août 1916, il reçoit également une citation à l'Ordre de l'Armée²⁴⁰ portant la mention suivante :

« Au cours de l'assaut et des combats qui l'ont suivi, a toujours marché avec la compagnie la plus exposée, pansant les blessés sur le terrain violemment battu. Blessé en transportant un camarade, est allé se faire panser et est revenu immédiatement sur la ligne de feu où il a continué à soigner les soldats frappés²⁴¹. »



Ill. 13. Croix de guerre.

233. Voir Annette BECKER, *op. cit.*, p. 31.

234. *Id.*, p. 26.

235. Carnet, 26 septembre 1914.

236. Carnet, 8 septembre 1914.

237. Carnet, 21 août 1914.

238. Lettre du 17 octobre 1915.

239. Lettre du 3 octobre 1914.

240. Pendant la Première guerre mondiale, la citation individuelle est créée en 1915. Un texte et une croix de guerre (celle de Jean-Marie Conseil est conservée dans le fonds Jean-Paul Conseil) sont décernés, par ordre croissant de valeur, à l'ordre du régiment, de la brigade, de la division, du corps d'armée et de l'armée.

241. Gabriel PONDAVEN, *Le livre d'or du clergé pendant la guerre (1914-1919)*, Quimper, A. de Kérangal, 1919.

Pour autant, sa grande force ne réside pas dans l'estime de soi ressentie lors de la remise de ces décorations ponctuelles, mais bien dans sa position de prêtre-brancardier au service de Dieu : « Voilà pourquoi, dans cette ferme battue par des rafales de fer, je me trouve plus près de Dieu que n'importe où ailleurs et j'attends paisiblement ce qu'Il veut bien faire de moi. Oh qu'il fait bien d'être prêtre au milieu des combats²⁴² ! »



Ill. 14. Médaille militaire.

Comment Jean-Marie Conseil conçoit-il sa peinture et ses dessins dans ce cadre sacrificiel et expiatoire ? L'esthétique constitue-t-elle une part de la mission que se donne le prêtre-brancardier ? Pour Jean-Marie Conseil, la valeur de ses productions n'est pas tant artistique que mémorielle et circonstancielle. Elles seront ainsi une aide paisible à la mémoire : « mes croquis dont toute l'ambition, après m'avoir soustrait si souvent au cauchemar qui m'entoure, est de me raconter plus tard, dans un langage reposant les tristesses du passé²⁴³ ». Elles prennent de plus une valeur toute particulière du fait des circonstances qui les ont vues éclore : « En fait je sais ce que valent ces dessins faits avec des moyens primitifs et dans des conditions très peu confortables. Si je ne les ai pas déchirés à peu près tous, c'est parce qu'ils auront toujours pour moi une valeur de souvenir²⁴⁴ » ou

« Tout cela valait beaucoup pour moi en raison des circonstances, dans lesquelles on s'est trouvés ces jours-là et dont ils m'auraient conservé des souvenirs typiques. [...] Qu'est-ce que cela dira au profane civil qui n'y verra là-bas que le plus ou moins bien rendu d'une ruine quelconque²⁴⁵. »

La critique paraît donc dérisoire face à cela : « Ma palette est désormais respectable quelles que soient les croutes qu'elle est destinée à multiplier : elle a été au

²⁴². Carnet, 15 septembre 1914.

²⁴³. Lettre du 28 décembre 1915.

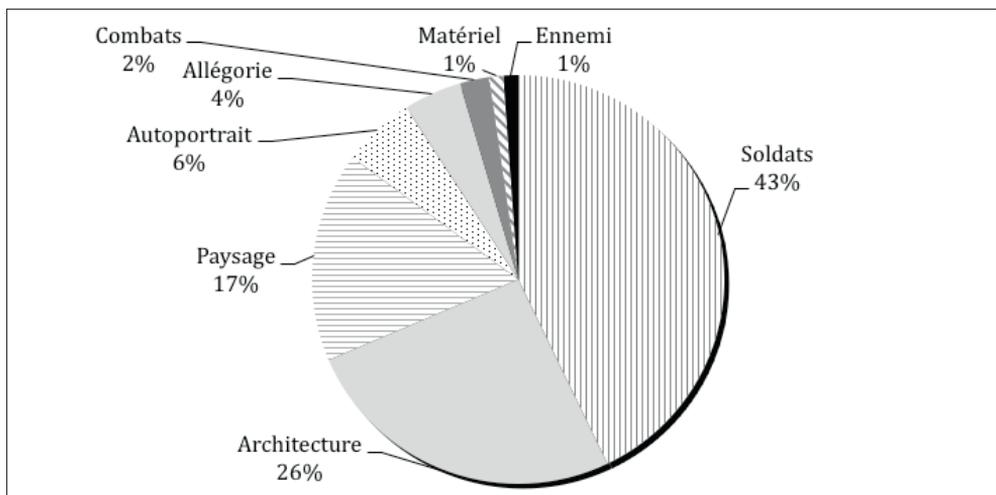
²⁴⁴. Lettre du 18 décembre 1915.

²⁴⁵. Lettre du 29 mars 1916.

feu. J'imagine que c'est assez pour fermer la bouche à tous les critiques mal avisés qui tenteraient de faire passer un mauvais quart d'heure à mes croquis²⁴⁶. »

Que peint Jean-Marie Conseil? Comme le montre le graphique ci-dessous, ses préférences vont très largement à la représentation de soldats, puis suivent des éléments d'architecture et des paysages. L'ennemi n'est presque jamais représenté, le matériel de guerre et les combats assez souvent mentionnés dans les lettres ne figurent que peu dans les peintures et dessins. On note l'envie de projection allégorique et celle de se représenter lui-même en autoportrait en petite proportion par rapport à l'ensemble du corpus graphique.

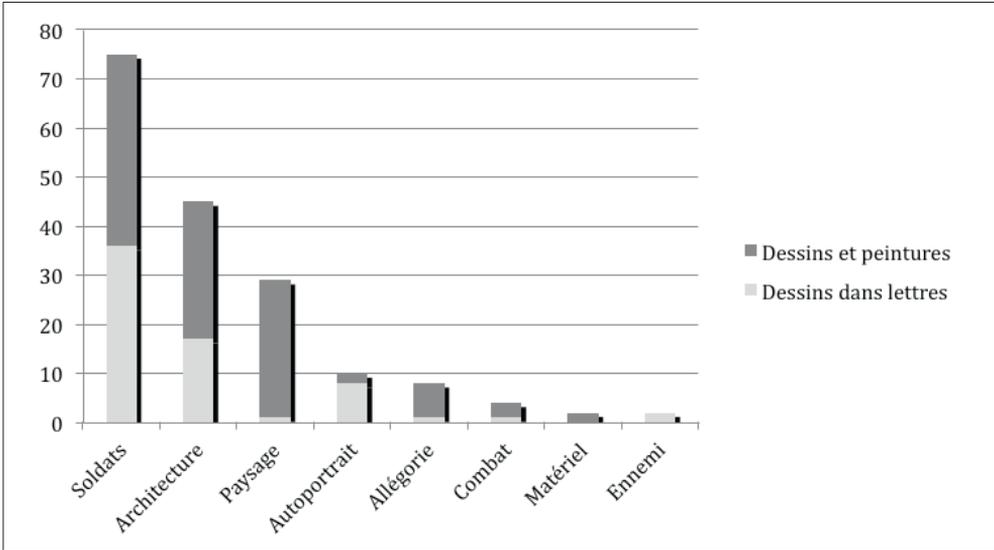
Thématiques traitées dans les productions graphiques



Pour entrer davantage dans les détails, on peut signaler que la catégorie « soldats » peut être divisée en 4 sous-catégories : vie quotidienne (lessive, cuisine, correspondance, etc.), brancardiers, soldats dans le contexte d'exercice de leur fonction de soldat hors combat, soldats hors contexte (sans arrière-plan²⁴⁷). Les deux premières catégories ne représentent que 5 % environ du corpus total, alors que les deux autres en représentent 18 % et 14 %. On note par ailleurs que les soldats représentés hors contexte ont la grande faveur de la peinture, comme l'indique le graphique ci-dessous. La catégorie « architecture » comprend divers bâtiments, églises et maisons, mais aussi des architectures de guerre comme les gourbis, poste de secours, poste de commandement, tranchées, etc. Les bâtiments classiques figurent surtout sur des feuilles séparées alors que les architectures de guerre sont présentes davantage dans les lettres. Les autoportraits sont en très

²⁴⁶. Lettre du 27 avril 1915.

²⁴⁷. Tout comme il n'en parle presque pas dans ses lettres, il peint peu de supérieurs et leur préfère ses camarades, les Bretons, mais aussi ponctuellement des Spahis et d'autres soldats d'Afrique.

Thématiques selon les supports de production

grande majorité produits dans des lettres, alors que les paysages et les allégories le sont sous forme de dessin ou peinture classiques.

Les choix de Jean-Marie Conseil de peindre la guerre en peignant les soldats et les lieux sans peindre les combats est sa manière de composer avec la guerre sans la renier. Il crée des états en peignant des lieux sans action et sans hommes, des horizons, des chemins, des lieux de stabilité, et des soldats élégants et dignes, souvent détachés de leur contexte de vie. Jean-Marie Conseil cherche à peindre la dignité, la beauté, la noblesse des soldats qu'il côtoie²⁴⁸. Sans en faire des héros – même s'il vante ponctuellement la bravoure des soldats²⁴⁹, celle des « Bretons du Léon [...] admirables sous le feu²⁵⁰ » ou quelque action héroïque des Bretons²⁵¹ –, il tend vers une sublimation de ces individus. L'absence fréquente d'arrière-plan contribue à cet effet puisque les personnages semblent trôner dans leur dignité et leur beauté, le peintre forçant à les regarder dans ce cadre ouvert, non sur la guerre, mais sur un blanc infini.

En première ou seconde ligne pendant 25 mois, l'art de Jean-Marie Conseil ne ressemble pas à celui de nombreux artistes de l'arrière dont le recul sur les événe-

²⁴⁸. Sur des représentations de la dignité en photographie, voir Stéphane AUDOIN-ROUZEAU (préface et commentaires), *Un regard sur la Grande Guerre. Photographies inédites du soldat Marcel Felser*, Paris, Larousse, 2002, p. 4: « Photos d'hommes, debout, qui ne demandent ni la pitié ni l'indulgence, mais juste un regard de respect, de tendresse, de sympathie. »

²⁴⁹. Lettre du 10 juillet 1916.

²⁵⁰. Carnet, 27 août 1914.

²⁵¹. *Id.*

ments et l'absence de vécu direct des massacres humains rend plus idéologique et dénonciatrice la démarche. Il est également forcément différent de celui des artistes en mission artistique aux armées dont le but est souvent de montrer le terrain d'affrontement au commandement²⁵². Il se distingue aussi des artistes ayant vécu la guerre et l'ayant peint *a posteriori*, avec du recul sur les événements²⁵³. Les représentations graphiques et photographiques de Jean-Marie Conseil, tout en étant personnelles, ressemblent à celles des autres peintres amateurs du front, avec un talent marqué pour la couleur et la composition, et l'importance que prennent ses productions par leur nombre, par les échos qu'elles trouvent souvent dans sa correspondance et surtout par la profondeur que leur donnent la position et le vécu du soignant et de l'homme d'Église.

Jean-Marie Conseil ne peint pas souvent la communauté et ne peint pas de manière narrative – « plus tard les histoires », dit-il – mais confectionne une somme d'individualités sublimées qui partagent une communauté de destin. Comme ce destin mène à une mort potentiellement imminente et, selon ce prêtre-brancardier, à une mort christique au service d'un idéal catholique, ces soldats sont d'une grande beauté morale et méritent d'être peints à la manière des naturalistes qui dessinent des papillons en dehors de leur environnement de vie, juste pour eux-mêmes et pour leur nature exemplaire. En ce sens l'art du prêtre-brancardier Jean-Marie Conseil ressemble fort à une manière d'embaumer les morts²⁵⁴ : il apprête ses camarades, les traite pour éviter qu'ils ne se corrompent et les rend ainsi impérissables. Les prenant sur le vif, il en fait déjà des objets de mémoire.

– Conclusion

Le fonds documentaire constitué par le carnet, les lettres, les photographies, dessins et peintures de Jean-Marie Conseil ne renouvelle certes pas l'Histoire, mais il permet d'insister sur ce qui peut *a priori* être perçu comme un paradoxe entre les productions artistiques de l'avant et celles de l'arrière, entre les productions en cours de guerre et celles réalisées après la guerre, entre la violence historique de la guerre et l'absence d'images d'horreur dans ces productions de l'avant en temps de guerre, entre la haine de l'ennemi et l'amour chrétien que la fonction de prêtre de Jean-Marie Conseil aurait pu nourrir, entre la désespérance et l'humour constant dans ses lettres. Il fait mesurer à quel point nous percevons aujourd'hui cette

²⁵². Sur les missions artistiques, voir certaines parties de Wanda ROMANOWSKI (dir.), *Vu du front. Représenter la Grande Guerre*, catalogue de l'exposition du 15 octobre 2014 au 25 janvier 2015 au musée de l'Armée-Invalides, Paris, Somogy, 2014. Sur les peintres bretons (ou de la Bretagne) en mission artistique aux armées, voir Jean-Marc MICHAUD, *op. cit.*, p. 52-66. Sur Mathurin Méheut, voir Elisabeth JUDE et Patrick JUDE, *Mathurin Méheut, 1914-1918. Des ennemis si proches*, Rennes, Ouest-France, 2001.

²⁵³. Comme c'est le cas de nombreuses peintures de Xavier Josso, par exemple.

²⁵⁴. Sur ce geste en littérature bretonne, voir *Le Cheval d'orgueil* de Pierre-Jakez Hélias analysé par Mannaig THOMAS, *Pierre-Jakez Hélias et Le Cheval d'orgueil. Le regard d'un enfant, l'œil d'un peintre*, Brest, Emgleo Breiz, 2010, p. 321-332.

guerre au travers d'images et de récits élaborés spatialement ou temporellement loin du front.

C'est l'action, le fait d'être là, d'être au feu, d'être en danger, de faire au mieux, qui fait emprunter à la pensée des chemins qui ne sont pas ceux de la prescription et de la théorie, comme cela se produit chez les gens de l'arrière, dispensés de l'action. C'est aussi sa triple fonction de prêtre, de soignant et d'artiste qui lui fait tenir un discours de rejet des éléments hérétiques, de joie à constater une édification grandissante, de compassion pour les soldats martyrs, d'embaumeur dans sa peinture sublimante : la religion est le fil conducteur de toutes ses pensées et activités.

La complémentarité d'une partie manuscrite et d'une partie graphique de ce fonds permet de comprendre la manière dont Jean-Marie Conseil a quotidiennement travaillé le « jardin préféré de [ses] rêves » par la prière, le souvenir, la correspondance et l'art pour tenir physiquement et moralement, et la manière dont il a sans cesse cherché sa permanence. Il n'a en effet jamais abandonné, d'après les traces qu'il a laissées, les valeurs qui constituaient sa construction personnelle d'avant la guerre et la guerre semble même leur avoir donné un sens tout particulier, plus profond, plus fort, plus radical. Il est mort à 32 ans le 4 septembre 1916 à Estrées-Deniécourt²⁵⁵, à mi-temps de cette guerre, et l'on ne saura jamais s'il eût tenu cette position jusqu'en 1918.

²⁵⁵. Il fait ainsi partie des 801 religieux bretons morts au front (sur 4 700 mobilisés). Information de Jean-Yves Coulon lors du colloque « Les catholiques bretons dans la Grande Guerre », Sainte-Anne d'Auray, les 14 et 15 octobre 2016.